PROLETAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS!

le programme de la société communiste

GROUPE COMMUNISTE MONDIAL

RÉARMEMENT MARXISTE

POUR LA RESTAURATION

DU PARTI COMMUNISTE !

Invariance historique du programme communiste, affirmée par Marx-Engels, défendue par Lénine, et restaurée par la Gauche communiste d'Italie. Organisation du prolétariat en classe et donc en parti communiste, centraliste, organique et mondial. Stratégie de la révolution purement prolétarienne issue de l'effondrement catastrophique de la forme de production capitaliste; Insurrection révolutionnaire, destruction de l'Etat bourgeois de dictature du capital, exercice de la dictature du prolétariat par le parti communiste. Tactique du refus de la mystification démocratique électorale ainsi que du réformisme syndical. But final de la suppression de la démocratie; socialisme mondial, non monétaire et non mercantile, abolition du salariat et des classes, dépérissement de l'Etat prolétarien, et réappropriation de l'être humain, véritable Gemeinwesen de l'homme.

REVUE THEORIQUE SEMESTRIELLE — PRIX : 10 Fr.

ANNEE VII — SERIE 2 — N° 2 - 3 JANVIER - DECEMBRE 1981

Dans le prolétariat pleinement développé se trouve pratiquement achevée l'abstraction de toute humanité, même de *l'apparence* d'humanité; dans les conditions de vie du prolétariat se trouvent condensées toutes les conditions de vie de la société actuelle dans ce qu'elles peuvent avoir de plus inhumain. Dans le prolétariat, l'homme s'est en effet perdu lui-même, mais il a acquis en même temps la conscience théorique de cette perte; de plus, la misère qu'il ne peut plus éviter ni farder, la misère qui s impose à lui inéluctablement – expression pratique de la *nécessité* –, le contraint directement à se révolter contre pareille inhumanité; c'est pourquoi le prolétariat peut, et doit nécessairement, se libérer lui-même. Or il ne peut se libérer lui-même sans abolir ses propres conditions de vie. Il ne peut abolir ses propres conditions de vie sans abolir *toutes* les conditions de vie inhumaines de la société actuelle, que résume sa propre situation. Ce n'est pas en vain qu'il passe par la rude, mais fortifiante école *du travail*. Il ne s'agit pas de savoir quel but tel ou tel prolétaire, ou même le prolétariat tout entier, se *représente* momentanément. Il s'agit de savoir *ce que* le prolétariat *est* et ce qu'il sera obligé historiquement de faire, conformément à cet *être*. Son but et son action historique lui sont tracés, de manière tangible et irrévocable, dans sa propre situation, comme dans toute l'organisation de la société bourgeoise actuelle.

MARX-ENGELS, 1845.

Ainsi donc, la production fondée sur le capital crée, d'une part l'industrie universelle, c'est-à-dire le surtravail en même temps que le travail créateur de valeurs et, d'autre part, un système d'exploitation générale des propriétés de la nature et de l'homme. Ce système repose sur le principe de l'utilité générale: il utilise à son profit la science autant que toutes les qualités physiques et spirituelles. Rien de grand ni de noble ne peut subsister plus longtemps de par ses propres vertus. En dehors de ce cercle de production et d'échange sociaux, le capital commence donc à créer la société bourgeoise et l'appropriation universelle de la nature, et établit un réseau englobant tous les membres de la société; TELLE EST LA GRANDE ACTION CIVILISATRICE DU CAPITAL.

Il s'élève à un niveau social tel que toutes les sociétés antérieures apparaîssent comme des DEVELOPPEMENTS purement LOCAUX de l'humanité et comme une IDOLÂTRIE DE LA NATURE. En effet, la nature devient un pur objet pour l'homme, une chose utile. On ne la reconnaît plus comme une puissance. L'intelligence théorique des lois naturelles a tous les aspects de la ruse qui cherche à soumettre la nature aux besoins humains, soit comme objet de consommation, soit comme moyen de production.

De même, le capital se développe irrésistiblement au-delà des barrières nationales et des préjugés; il ruine la divinisation de la nature en même temps que les coutumes ancestrales: IL DETRUIT LA SATISFACTION DE SOI, cantonnée dans des limites étroites et basée sur un mode de vie et de reproduction traditionnels. Il abat tout cela ET IL EST LUI-MEME EN REVOLUTION CONSTANTE, brisant toutes les entraves au développement des forces productives, à l'élargissement des besoins, à la diversité de la production, à l'exploitation et à l'échange de toutes les forces NATURELLES et SPIRITUELLES.

Le capital ressent toute limite comme une entrave et la surmonde idéalement, mais il ne l'a pas pour autant surmontée en réalité: comme chacune de ces limites est en opposition avec la DEMESURE inhérente au capital, sa production se meut dans des contradictions constamment surmontées mais tout aussi constamment recréées. Il y a plus. L'UNIVERSALITE à laquelle il tend INLASSABLEMENT trouve des limites dans sa propre nature qui, à un certain niveau de son évolution, révèlent qu'il est lui-même l'entrave la plus grande à cette tendance, ET LE POUSSENT DONC A SA PROPRE ABOLITION.

MARX
"FONDEMENTS DE LA CRITIQUE DE L'ECONOMIE POLITIQUE"
1857

Une nouvelle doctrine ne peut apparaître à n'importe quel moment de l'histoire. Il y a des époques données bien caractéristiques — et même rarissimes — dans lesquelles elle peut apparaître comme un faisceau de lumière éblouissant. Mais si l'on n'a pas reconnu ce moment crucial, il est vain de recourir aux bouts de chandelle avec lesquels s'ouvre la voie le pédant académique ou le lutteur de peu de foi.

Pour la classe prolétarienne moderne qui s'est formée dans les premiers pays à grand développement industriel, les ténèbres ont été déchirées peu avant la moitié du siècle dernier. L'intégrale doctrine en laquelle nous croyons, en laquelle nous devons et voulons croire, a eu à ce moment-là toutes les données pour se former et décrire un cours de siècles qui devra la vérifier et la renforcer après des luttes démesurées. Ou bien cette position restera valable, ou bien la doctrine sera reconnue fausse et la déclaration de l'apparition d'une nouvelle classe avec un caractère, un programme et une fonction révolutionnaires propres dans l'histoire, aura été émise dans le vide. Celui donc qui s'évertue à substituer des parties de thèses, des articles essentiels au CORPUS marxiste — que nous possèdons depuis environ un siècle — en détruit la force de pire façon que celui qui le renie ouvertement et en proclame l'avortement.

L'Invariance historique du marxisme,
Réunion de Milan, 1952

REARMEMENT MARXISTE POUR LA RESTAURATION DU PARTI COMMUNISTE !

> En tout cas, notre seul ennemi, le jour de la crise, et le lendemain, ce sera l'ensemble de la réaction groupée autour de la démocratie pure et cela, me semble-t-il, ne doit pas être perdu de vue.
>
> ENGELS, 11 décembre 1884

> Personne ne doute que la classe ouvrière doive lutter pour l'avènement de la démocratie.
>
> BERNSTEIN, 1899

> Pour le prolétariat, la démocratie n'est pas un idéal qu'il faudrait réaliser. Pour le prolétariat révolutionnaire, la démocratie n'est pas un mensonge qu'il faudrait révéler. La démocratie est une réalité, avec le capital, destructible pour que vive la communauté humaine : le communisme.

Nous, Groupe communiste mondial, publions aujourd'hui sous forme de notes les positions suivantes que nous présentons comme prémices à nos thèses prochaines relatives à l'invariance du marxisme et du révisionnisme.

La ruine des défenses qui avaient été élevées par la Gauche communiste d'Italie pour protéger le programme marxiste de nouvelles dégénérescences susceptibles de briser la continuité doctrinale et d'anéantir l'entreprise de restauration de la théorie, puis de l'organe révolutionnaire - le parti communiste - impose une redéfinition des notions d'invariance et de révisionnisme parallèle à leur réexposition.

Depuis 1966 notre travail de Groupe est formellement indépendant de l'organisation de la Gauche communiste d'Italie, aujourd'hui éclatée en divers "partis communistes internationaux". La prématurité de la forme parti proclamée après la deuxième guerre impérialiste mondiale 1939 a provoqué l'effacement progressif et irréversible des thèses traditionnelles de la Gauche communiste d'Italie dont l'originalité et la fonction ont perdu toute représentation organisée authentique.

Dans différents documents nous avons expliqué les raisons et les conséquences de cette oblitération contre laquelle nous avons lutté à l'intérieur puis de l'extérieur du "parti communiste international" (programme communiste) pour poursuivre l'entreprise de restauration du parti communiste qui est la raison et la joie de notre existence. Telle fut la signification affirmée, démontrée et maintenue des trois premiers moments de notre contribution de Groupe : "Invariance" 1968-1969, "Parti de Classe" 1972 et, depuis 1975 : "Le Programme de la Société Communiste". Dans la mesure de nos possibilités et de notre disponibilité, nous avons été conduits à dégager de cet historique échec les questions théoriques de la préparation et du triom-

phe de la prochaine rencontre du parti communiste avec l'histoire vivante et à y désigner une hiérarchie dialectique de travaux que notre fonction caractéristique consiste à accomplir au moyen d'un organe théorique.

Tout travail marxiste n'a aujourd'hui de réalité que s'il part de la constatation suivante : la conservation du capitalisme au-delà d'une première tentative prolétarienne révolutionnaire et internationale 1917-1926 par le moyen de deux guerres impérialistes mondiales, ne contredit pas la véracité du marxisme en tant que seule théorie permettant le salut et le devenir de l'espèce humaine, ni la nécessité du parti communiste en tant que guide de la transformation révolutionnaire du monde, mais implique la reconnaissance de la disparition provisoire du prolétariat en tant que classe - sujet de cette transformation - et l'affirmation de la liquidation achevée de toute forme politique de classe organisée : le parti communiste, clef de cette transformation.

Continuité en regard de la Gauche communiste d'Italie et radicalisme pour conférer une forme doctrinale précise à d'antiques contenus théoriques aux interprétations parfois flottantes, car on ne renoncera finalement aux vieilles erreurs qu'à la condition où on ne reconduira plus de mortelles insuffisances : donnant ainsi aux déviations des raisons théoriques de persister.

Une tâche capitale consiste à débarrasser les cervelles marxistes de toute modération humaniste, à éradiquer tout individualisme, c'est-à-dire toute démocratie et à préparer matériellement et moralement les sections du parti communiste à l'emploi organisé et illimité de la violence révolutionnaire destructrice des résistances conservatrices du capital et libératrice du socialisme : "L'ennemi est techniquement féroce, nous devons être humainement pires, plus durs, plus sauvages, envers nous-mêmes d'abord" comme magnifiquement l'affirmait Victor Serge ! Dans les révolutions ouvrières du passé, le capital s'est alimenté de la miséricorde communiste qui remettait à la seule bourgeoisie l'initiative de la terreur politique : fatale erreur !

Telle est, une nouvelle fois rappelée l'exigence prioritaire : élaborer une formulation théorique débarrassée de toute ambiguïté et dont la forme et la densité de l'énoncé soient clairement appropriées au contenu exprimé.

Ainsi, après avoir énoncé la portée de notre filiation théorique, dans le souci de distinguer notre mouvement de toutes autres constructions, il nous faut encore approfondir la RUPTURE nécessaire d'avec tout exposé incomplet ou non radical du marxisme, susceptible de nourrir de nouvelles aberrations : la construction d'un parti de classe au coeur de la contre-révolution; le projet de "conquête" des directions syndicales (ambitions aujourd'hui âgées de près de quarante années).

Seule avec cette magnifique clarté, la Gauche communiste d'Italie a été en mesure de formuler l'exigence d'une telle maturité théorique qui est le terrain incontournable sur lequel sera gagné ou perdu l'effort de reconstitution du parti communiste. Mais il nous faut cependant dévoiler la contradiction qui oppose le radicalisme de l'analyse et de l'exposé à l'incohérence de certains de ses résultats et à toute la pratique qui en ressort.

Cette critique, ébauchée avec notre "Bilan" de l'année 1966, nous a servi à découvrir et à tracer la périmètre du travail marxiste actuel dont le

moyen principal est l'édification d'un organe de critique théorique, du "Programme de la Société Communiste".

Il faut substituer une "formulation" dynamique de l'invariance marxiste à son interprétation statique pour laquelle, en dernière analyse, la citation du partiel l'emporte sur la compréhension du tout. L'essentiel sera pour nous ceci : la société humaine ne pourra accéder à l'histoire (le communisme) qu'à la condition où les agents de la grande transformation historique qui frappe à la porte ne renonceront pas à appliquer à sa réalité présente des solutions autoritaires, totalitaires et violentes au service de la réalisation du programme communiste (cet effroyable tribut ne sera pas payé à l'espèce humaine - aujourd'hui une abstraction - mais à sa division en classes, races et nations antagoniques).

L'abandon des textes du marxisme d'hier a invariablement conduit le parti du prolétariat de la lutte communiste à la conservation contre-révolutionnaire. Et il est aujourd'hui vérifiable (vérité lisible dans la pratique de quelques "partis révolutionnaires") qu'une orthodoxie formelle et superficielle (parfois textuelle) réduit à l'impuissance théorique et à la capitulation politique devant la conservation sociale prônée et pratiquée par le réformisme.

Pour illustrer cette affirmation, nous nous saisirons de quelques exemples programmatiques dont l'histoire de la formulation est parallèle à celle du parti de classe, si bien que recourir pour demain à l'énoncé le plus ancien conduit (dans certains cas mis en évidence par une intelligence révolutionnaire de la théorie marxiste) à rétrograder, par exemple, de la IIIe à la IIe Internationale, ou de la Ière Internationale à la Ligue des Communistes.

Rappelons que l'oeuvre de Marx-Engels n'a pas consisté à photographier la réalité du XIXe siècle, mais à exposer le devenir de la forme de production capitaliste, à démontrer la fatalité de sa disparition catastrophique (dans la guerre et la révolution provoquées par la crise économique) et à décrire la société communiste et son émergence révolutionnaire.

A la surface de l'oeuvre et dans ses profondeurs, dans tout texte et presque à chaque page, nous sommes en présence des trois moments de la théorie que la Gauche communiste nous a appris à reconnaître. Cette connaissance doctrinale interdit le recours stalinien à des citations qui, plus ou moins falsifiées, se substitueraient à des démonstrations. Nous poursuivrons et renouvellerons l'usage de la citation des maîtres fondateurs du socialisme scientifique, car leur recherche et leur publication est la condition de la validité et de la rigueur révolutionnaire de nos textes qui fondent leur authenticité marxiste non sur des "citations", mais sur le rapport dialectique de la citation produite à la situation historique décrite par le programme communiste (et non telle que "Le Monde" nous l'explique).

On pourrait aujourd'hui légitimer une pratique destructrice de fait de la théorie marxiste par l'emploi de citations extraites de textes classiques (dont l'essentiel demeure parfaitement actuel par capacité à prévoir et diriger la lutte communiste contre le capital).

La première étape de la révolution ouvrière, la constitution du prolétariat en classe régnante, n'est plus la "conquête du régime démocratique". Les communistes ont constitué un parti "distinct" en face des autres partis

ouvriers. La classe ouvrière a "lâché pied" dans son conflit quotidien avec le capital, et s'est ainsi privée de la possibilité d'entreprendre tel ou tel mouvement de plus grande envergure. On ne peut plus "concevoir" que la vieille société puisse évoluer pacifiquement vers la nouvelle dans les pays où la représentation populaire concentre tout le pouvoir, car l'abolition des conditions bourgeoises de production n'est réalisable que par la voie révolutionnaire ("Manifeste du Parti Communiste ").

Sur la voie conduisant le Groupe de la réaffirmation du programme communiste, à la démonstration de sa fonction, et à sa réalisation, des difficultés doctrinales ont surgi qui sont liées à la notion d'invariance du marxisme formulée par la Gauche communiste d'Italie et pratiquée après elle.

Tous les mouvements issus de la Gauche fûrent lestés d'une incompréhension de cette notion, lourde de signification politique. Notre point de départ fut la constatation d'un emploi de cette notion (formulée vers 1952 contre l'idée d'une élaboration permanente et d'une évolution imprévisible de la théorie marxiste, dont une partie croissante serait frappée de caducité, tandis que des transformations de la réalité sociale vécue dicteraient un "enrichissement" du programme original) par des formations qui tournent le dos à l'oeuvre de restauration du parti communiste.

Si la notion d'invariance fut le produit d'une lutte théorique et pratique alors victorieuse contre la dégénérescence dont se trouvait menacée la Gauche communiste d'Italie en 1952, la constitution de cette notion en un SYSTEME et la mise en évidence de MOMENTS théoriques dans l'histoire du marxisme (correspondants au développement de la forme de production capitaliste et à la lutte de classe du prolétariat pour la réalisation de sa mission : le communisme), faciliteront le succès de l'oeuvre de restauration du parti communiste par la mise en coïncidence de la transformation révolutionnaire communiste du monde avec l'intelligence de cette transformation.

Depuis Marx, ce que l'on nomme marxisme est la continuité et la résistance aux vagues révisionnistes d'un programme ayant séjourné et traversé différents moments : 1° de la formation complète de la doctrine avec Marx-Engels de 1847 à 1895, 2° à sa défense contre le révisionnisme et à sa première mise en oeuvre par Lénine (Internationale Communiste, Révolution Socialiste d'Octobre en Russie), 3° de sa restauration intégrale par la Gauche communiste d'Italie 1952-1966, 4° à sa future réalisation par le parti communiste mondial.

Mais l'invariance du marxisme établie par la Gauche communiste d'Italie peut sembler considérer le marxisme comme une masse doctrinale aux lignes indifférenciées, dont toute partie constitutive est immédiatement, automatiquement et directement explicative d'une situation historique concrète déterminée, sans toujours prendre totalement en considération un développement dialectique dont le cours est, cependant, inscrit dans le marxisme et sa réalité vécue par les centres hégémoniques du capital qui dictent l'évolution du monde. C'est ainsi, par exemple, qu'après-guerre, la question syndicale ne fut pas traitée par le parti communiste internationaliste à la lumière de cette prévision de Marx : "Dans le progrès de la production capitaliste, il se forme une classe de plus en plus nombreuse de travailleurs, qui, grâce à l'éducation, la tradition, l'habitude, subissent les exigences du régime aussi spontanément que le changement des saisons.

Dès que ce mode de production a acquis un certain développement, son mécanisme brise toute résistance; la présence constante d'une surpopulation relative maintient la loi de l'offre et la demande du travail et, partant le salaire dans des limites conformes aux besoins du capital, et la sourde pression des rapports économiques achève le despotisme du capitaliste sur le travailleur. Parfois on a bien recours encore à la contrainte, à l'emploi de la force brutale, mais ce n'est que par exception. Dans le cours ordinaire des choses, le travailleur peut être abandonné à l'action des "lois naturelles" de la société, c'est-à-dire à la dépendance du capital, engendrée, garantie et perpétuée par le mécanisme même de la production. ("Le Capital", Livre Ier, Chapitre XXVIII).

Une invariance "rachitique" cultivée par certains pour camoufler leur marchandise idéologique, a conduit à l'escamotage de développements théoriques nécessaires à rechercher et à trouver dans les textes classiques du marxisme, au fur et à mesure que les conditions antérieures s'épuisaient et laissaient suspendues dans le vide les formulations théoriques précédentes.

Les questions du parti et du syndicat, non moins que celles de l'Etat et de la démocratie (avec les conseils dits ouvriers) sont des illustrations de telles insuffisances dénoncées par notre mouvement dès 1972 qui ont créé un retard dramatique de la théorie marxiste sur les besoins de la prochaine praxis révolutionnaire.

Ce que nous nommons marxisme n'est pas le froid constat d'une théorie figée dans son explosion de 1847.

Nous y reconnaissons une progression qui, à l'instar de la succession des modes de production, conserve, intègre et développe les éléments originels du programme initial. L'essentiel n'y est jamais remis en cause : "Le navire sur lequel nous voguons s'appelle : Manifeste du Parti Communiste, publié en février 1848" (Engels, 1874), mais indéfiniment reproduit et précisé et toute la ligne que nous pouvons revendiquer n'est que le développement des principes historiques de 1847.

Ce que l'on désigne par "marxisme" après la mort d'Engels (1895) n'est plus la mise en place des éléments de la doctrine, définitivement constituée, mais soit leur mise en oeuvre (révolution communiste), soit leur défense ou leur restauration. Le marxisme ne saurait donc être enrichi car il est né complet de tout ses développements.

Cependant, la reproduction de l'essentiel n'est jamais à l'identique car la lutte contre le capital impose toujours plus de précision pour une efficacité toujours plus grande. Ce qui disparaît, alors, n'est pas un élément déclaré caduc de la doctrine, mais la seule formulation caduque de cet élément.

Par exemple, l'internationalisation, puis la mondialisation des rapports de production et d'échange capitalistes crée directement les bases d'un parti mondial du prolétariat communiste, tandis que ce même phénomène rendrait gravement insuffisante l'action d'une nouvelle Internationale.

En considération de l'histoire de la Gauche communiste d'Italie (qui est encore à écrire), il est remarquable de constater que la formulation du concept de l'invariance sera suivie de sa décomposition, réduction et utilisation en une métaphysique en puissance révisionniste; tandis que fit

défaut la progression effective nécessaire vers une plus grande clarté théorique et une plus haute rigueur concentrée sur l'essentiel : on ne disposera pas, sous forme séparée, d'un texte doctrinal d'indiscutable référence, qui aurait énoncé le programme communiste dans sa quintessence et fixé les lignes essentielles de la contribution de la Gauche sur un cycle historique de quarante années.

Un tel document, précis dans son contenu et délimité dans sa forme, aurait permis au mouvement de mieux se distinguer et de se mieux définir (et ainsi de ne pas attirer les éléments équivoques séduits par la facilité purement factice qu'il leur offrait pour tromper leur impatience petite-bourgeoise) pour devenir, en quelques dizaines d'années, une force révolutionnaire authentique : se renforcer en s'épurant (comme toujours).

Il manquait au mouvement la représentation théorique concentrée indiscutable de sa nature, de sa fonction, de sa forme et de son but, réduite en un seul document programmatique. Mais si la référence (le marxisme du fil du temps : celui de Marx et de Lénine) n'était pas vague, elle se trouvait diffuse et éparpillée à tous les points du corps de doctrine et il manquait de plus toute la bonne indispensable précision et rigoureuse application à notre conception d'alors des travaux théoriques semi-élaborés. Par l'absence d'un tel document, d'une part, par l'incomplétude d'une telle méthode, d'autre part, le mouvement pratique réel, qui sous la pression, sous-estimée du capital, tendait inévitablement à s'émanciper de ses bases théoriques fondamentales, était conduit à justifier sa pratique par la recherche et production de citations "appropriées" et déclinait ainsi vers une orthodoxie purement formelle et circonstancielle, c'est-à-dire inégale au programme. C'est pour prévenir le retour de telles dégénérescences que notre actuel mouvement, issu de la Gauche communiste d'Italie, héritier de son patrimoine théorique et comptable de ses échecs pratiques, a formulé un texte de programme dont le principe fondamental est de contenir les éléments principaux de notre ligne si bien que ce qui en est absent s'en trouve, à priori, exclu.

Préciser la signification de la notion d'invariance du marxisme ne consiste pas à retrancher quoi que ce soit de ce qui fut dit et exposé et moins encore à modifier ce qui fut codifié.

Mais il s'agit d'éclaircir quelques notions complémentaires dont l'expérience et la réalité du devenir d'un mouvement révolutionnaire ont démontré la nécessité. Car il est hautement significatif que les insuffisances signalées et contre lesquelles nous avons protesté en nous retirant du parti communiste international en 1966 aient conduit soit à la sclérose en forme de redite des mêmes erreurs, soit à la révision, également incapable d'assumer les tâches actuelles de préparation du prochain parti communiste mondial, qui s'élèvera de l'effondrement catastrophique à venir et actuellement en marche, du mode de production capitaliste.

Cette mise en forme du nécessaire est indispensable pour maintenir le marxisme dans son essence théorique de guide de l'émancipation humaine et pour réaffirmer le parti communiste dans sa fonction pratique caractéristique de prévision et de direction de la transformation révolutionnaire de toute la société. Mais pour prévoir, il n'est pas nécessaire d'inventer : l'avenir social est prévu par le marxisme et sa puissance prophétique est la dimension de son invariance dans le temps.

Cette prévision de l'inévitable ne saurait contenir dans tous leurs détails tous les aspects formels et superficiels qui constituent seulement l'apparence précaire du réel que cultive le petit-bourgeois pour qui toutes les connaissances authentiques ne peuvent être issues que de l'expérience immédiate. Il apparaît que la juste prévision marxiste (économique, sociale et politique) dépend de l'appréciation de la notion d'invariance car la doctrine que nous défendons contient, selon des rapports variables avec le temps, des éléments constitutifs à distinguer : 1° ce qui avait été prévu et décrit, et qui fut vérifié puis transformé par la lutte des classes, ou absorbé par le capital en procès, 2° ce qui avait été retenu comme une évolution possible parmi plusieurs voies, tandis qu'une seule a triomphé et s'est généralisée en vertu de la lutte des classes ou par le développement du mode de production capitaliste, 3° ce qui demeure l'inévitable dans ses alternatives fondamentales. Et défendre avec rigueur cette invariance, qui ne figure pas, dans notre conception, comme une présupposition, mais comme une conquête théorique, ne consiste pas à manipuler la théorie pour l'ajuster à la réalité, mais à dévoiler cette réalité pour montrer à quel point elle coïncide avec la prévision et la description marxistes qui la précèdent toujours. Cette cette coïncidence qui n'est pas à construire, mais à faire apparaître contre l'imposture révisionniste, qui permet au seul marxisme d'être depuis sa naissance en 1847 la théorie irremplaçable et toujours vivante et actuelle de la révolution sociale.

Mais au sein du "parti communiste international", nous avons été témoins d'un détournement de la notion d'invariance, qui a abouti à une dévaluation puis à une falsification de la position révolutionnaire. Le point de départ ayant été donné par la prétendue pleine existence formelle du parti communiste, avec son corollaire obligé : la réalité du prolétariat organisé en tant que classe. Le sens du rapport de la théorie à la pratique en dut être renversé : les textes étant utilisés à la justification du fait accompli. C'est ainsi que nous avons vu prévaloir, sous l'empire de l'activisme et du volontarisme, un usage formel de l'invariance contre l'emploi originel que lui destinait la Gauche : il consistait à rassembler, restaurer et ordonner les thèses marxistes dispersées et défigurées par la contre-révolution, à rappeler leur originalité révolutionnaire, à démontrer leur achèvement et leur vérité vérifiée par l'histoire, sous la forme d'un système complet prévoyant le cours catastrophique du capitalisme et intégrant la description de la société communiste (d'où le titre de cette revue). Mais la citation mécanique de passages arrachés à leur signification historique et séparés de leur contexte théorique (forme subtile de la falsification) servit à officialiser des pratiques contradictoires à nos traditions, incohérentes et stériles et que condamnait la vocation profonde de notre mouvement reconstitué après guerre ("Prometeo", "Battaglia Comunista", puis "Il Programma Comunista" et "Sul Filo del Tempo") non pour diriger la lutte des classes du prolétariat, mais pour restaurer le corps de doctrine marxiste.

Les exemples et les preuves de cette logomachie destructrice pullulent, mais c'est dans le domaine de "l'activité syndicale" : véritable terrain de culture des erreurs théoriques et des aberrations historiques, que les effets pervers de la réduction de l'invariance à la citation fûrent le plus grave : total gaspillage des rares et faibles énergies révolutionnaires disponibles.

Or, par définition, la notion révolutionnaire de l'invariance, diffuse chez Lénine, formulée par la Gauche communiste d'Italie, élimine du discours comme du mot d'ordre le contingent, le partiel et l'éphémère pour per-

mettre la pleine manifestation significative du nécessaire et de la totalité, sur lesquels peuvent s'édifier des orientations de parti oeuvrant simultanément à la transformation du monde et au changement de la vie.

Cette conception implique la discrimination et la revendication permanente du véritable point de vue de la totalité : le regard de l'invariance du marxisme sur la théorie est celui de l'avenir déterminant la conduite du présent.

La représentation de la nature du rapport de la théorie communiste au devenir historique réel est au coeur de la revendication de l'invariance. Pour le marxisme, le devenir d'une forme économique et sociale de production n'est pas libre, il est déterminé, y compris dans la sphère limitée de relative liberté (c'est-à-dire d'indétermination) qu'il contient et dont l'histoire sous le capitalisme, contrairement aux assertions de Bernstein, est celle de sa progressive et irréversible restriction : les rapports économiques capitalistes devenant toujours plus contraignants et étrangers au pouvoir de gestion des classes capitalistes et de pression des classes ouvrières.

Adoptons le parti de la fidélité critique à la construction doctrinale de l'invariance du marxisme érigée par la Gauche communiste d'Italie. Il nous faudra ainsi : 1° rétablir la notion d'invariance contre les déformations et les utilisations déjà signalées, 2° démontrer que ces déformations et utilisations plaçaient le travail programmatique à contre sens de l'histoire, 3° contribuer à préciser, dans les limites inhérentes à l'origine et à la fonction de notre travail, rappelées dans tous les numéros du "Programme de la Société Communiste" cette notion et son contraire : le révisionnisme (dont l'histoire ainsi que le résumé systématique des thèses caractéristiques n'ont jamais fait l'objet d'un travail exhaustif).

Dans le discours de certains de ses interprètes, la critique marxiste du révisionnisme a singulièrement manqué de rigueur théorique et de clarté politique. On a principalement apprécié le phénomène en réduisant son ampleur doctrinale (en revanche, nous avons cité la vision prophétique de Plékhanov) ou en diminuant le fondement politique et social sur lequel il devait reposer : l'aristocratie ouvrière : explication partielle masquant la réalité de la démobilisation révolutionnaire de la classe ouvrière. La puissance grandissante du capital fut également ignorée pour sa capacité prévue par Marx et aujourd'hui pleinement réalisée à domestiquer le prolétariat. On a, de plus, voilé la signification de cette affirmation centrale : "Le mouvement est tout, et ce qu'on appelle ordinairement le but final du socialisme n'est rien" et négligé cette thèse capitale : "La démocratie est à la fois un moyen et un but. C'est un outil pour instaurer le socialisme et la forme même de sa réalisation" (Bernstein : "Socialisme théorique et social-démocratie pratique").

On a, de plus, favorisé la confusion en mélant (y compris dans des textes à valeur programmatique) ces notions théoriquement distinctes : révisionnisme, réformisme, opportunisme, immédiatisme, volontarisme, activisme, etc.).

La révision détruit le programme marxiste ("Il est en effet dangereux de s'attaquer à un principe fondamental de la théorie marxiste : nous risquerions d'ébranler l'ensemble de la construction", Bernstein), transfor-

me la nature du parti de classe par apologie de la société bourgeoise : "Aucune société n'était encore allée aussi loin que la nôtre dans la voie de l'affranchissement" ... "Ainsi des hommes et des peuples entiers échappent progressivement à un destin hostile" ; supprime le but communiste et lui oppose la démocratie : "Or l'évolution ne cesse d'engendrer des institutions et des forces nouvelles et de nous confronter à des faits nouveaux en regard desquels la théorie de Marx semble peu satisfaisante et perd, en quelque sorte, sa valeur de guide pour l'avenir", Bernstein. L'opportunisme fuit toute systématisation théorique : "A mon sens, le mouvement ouvrier (...) est le résultat d'une longue pratique créée bien plus par les événements que par tels ou tels hommes. Cette pratique est loin d'avoir une marche régulière : les incohérences la caractérisent, les contradictions la jalonnent. Et il en est ainsi parce qu'elle n'est pas le produit d'une action exercée en vertu seulement de principes, mais d'une vie chaque jour renouvelée et modifiée. C'est dans le mouvement quotidien que l'action ouvrière marque ses progrès, résultante d'efforts continus. Le mouvement ouvrier a consisté en une série d'efforts quotidiens rattachés aux efforts de la veille, non par une continuité rigoureuse, mais uniquement par l'ambiance et par l'état d'esprit régnant dans la classe ouvrière. L'action de la classe ouvrière n'a pas été, encore une fois, commandée par des formules et des affirmations théoriques quelconques. Elle n'a pas été davantage une manifestation se déroulant selon un plan prévu par nous d'avance" (Victor Griffuelhes). Cette citation marque, en effet, à la fois la parenté et la différence entre révisionnisme et opportunisme.

La réappropriation des contenus de l'invariance du marxisme et du révisionnisme apparaît indispensable au cadre théorique à constituer du futur parti communiste, à la formation doctrinale des nouvelles générations révolutionnaires grandies sous la mystification démocratique des centres capitalistes hégémoniques (qui dominent à l'extérieur par l'emploi sanglant direct de la violence armée). La clarté doctrinale est désormais la première condition de tout travail théorique. C'est pourquoi, il ne nous est plus possible de répéter après Lénine que seul le communisme est capable de réaliser une démocratie réellement complète, même si Lénine, marxiste, ajoute que plus elle sera complète, plus vite elle deviendra superflue et s'éteindra d'elle-même ("L'Etat et la Révolution") tandis que l' "eurocommunisme" en pleine insolence d'imposture et d'escroquerie répète un siècle après Bernstein (voir citations plus haut) : "Le socialisme, c'est la liberté et la démocratie intégrales" !

Mais ce n'est pas seulement contre l'ennemi de classe qu'il faut réaffirmer la ligne de classe des principes. Les confusions trop longtemps entretenues dans nos rangs dans le domaine terminologique dictent la nécessité de cette entreprise à l'heure où le capital, par des relais idéologiques spéciaux, a vidé de tout espoir mobilisateur de la lutte de classe révolutionnaire le programme marxiste classique de l'émancipation humaine tandis que les valeurs bourgeoises traditionnelles (liberté, égalité, fraternité) sont au maximum de leur potentiel historique, capitaliste et impérialiste.

Notre Groupe doit établir et interroger régulièrement un système de coordonnées au moyen desquelles il se situera en se confrontant au programme à travers toute une série de médiations. Il ne suffit pas de revendiquer les termes d'une prévision : il faut rechercher les déterminations concrètes de sa production : la progressive accumulation des conditions de

la crise économique et politique des pouvoirs bourgeois.

L'idéologie des nouvelles couches moyennes, diffuse, insaisissable, mais qui peut néanmoins se réduire à quelques expressions remarquables, exprime aussi bien les signes de la crise économique que les tentatives politiques du capital de les réabsorber en stérilisant parfaitement leur pratique. Les nouvelles couches moyennes, ainsi balancées entre une relative instabilité économique et une relative impuissance politique, sont mobilisables par différents contenus. Elles se représentent souvent le procès révolutionnaire comme une accession immédiate à la réconciliation de l'homme avec lui-même et avec la nature, quand elles ne les fabriquent pas à l'intérieur ou en marge de la société capitaliste. Le moyen de cette réconciliation est aussi présenté comme une autogestion de la misère salariée; mais il peut aussi, empruntant aux vieux schémas utopistes, apparaître dans la revendication de la construction autonome de communautés, c'est-à-dire un système de vie se dissociant pacifiquement du capital par la volonté des individus qui y participent. Il suffit de résumer leurs assertions pour prouver leur archaïsme : 1945 opère une transformation qualitative du mode de production capitaliste qui accède à une domination réelle ruinant les caractères de la société bourgeoise classique exhaustivement décrite par Marx. Le passage à la domination réelle (pour l'intelligence duquel Marx a fourni quelques éléments) s'accompagne d'une élimination définitive des caractéristiques économiques et politiques des classes sociales, autrefois fondées sur une distinction, désormais impossible et réactionnaire, entre travail productif directement créateur de valeur (prolétariat) et improductif (couches moyennes) lié à la phase circulatoire du capital; ainsi que sur un rôle propre dans l'histoire (mission historique) : destruction du mode de production capitaliste, émergence par la révolution de la communauté humaine : le communisme pour lequel la classe ouvrière a dévoilé sa totale impuissance au cours d'un siècle de luttes de classes, en dernière analyse composante du développement capitaliste. Le devenir de ce dernier à, d'autre part, réalisé les tâches que Marx impartissait à la dictature prolétarienne. La subversion en acte depuis 1968 en tant que phase initiale de la révolution manifeste les caractères discriminants du nouveau mouvement révolutionnaire qui n'est plus celui d'une classe (le cycle de la classe prolétarienne étant désormais terminé) ni même celui d'une classe universelle, mais de l'entière humanité dressée contre le despotisme du capital généralisant à tous les hommes la condition d'esclave producteur du capital et consommateur de sa représentation (à son stade parachevé, le capital est représentation). La société bourgeoise ayant été détruite (il est même de plus en plus difficile de piéger la mutation du capital dans le concept société capitaliste) et avec elle les classes et leurs luttes, les conflits classiques sont remplacés par des rivalités inter-bandes organisations, modalités d'être du dévenir capital résorbant désormais et rendant impossible et contre-révolutionnaire tout parti formel transformé en racket. La loi de la valeur, l'opposition valorisation-dévalorisation ayant été dominées, niées et englobées par le capital, celui-ci s'est autonomisé en tant que communauté matérielle par rapport à sa base qu'il a tout simplement intériorisée (avalée) et à partir de laquelle il a effectué ce que les cybernéticiens nomment un run away (échappement). Le mouvement du capital, dès le début de ce siècle, abolissant les limites entre les classes, le marxisme, quoique fournissant d'utiles éléments à son propre dépassement (ce qui doit être le premier objectif de ceux qui veulent penser l'actuel procès révolutionnaire) en tant que théorie du prolétariat, doit être englobé dans un discours théorique prônant une nouvelle pratique. Le marxisme, en

tant que théorie du prolétariat est devenu au cours de ce processus qu'il n'a ni décrit ni reconnu, ainsi que toute théorie, une forme de la conscience répressive (justifiant l'errance de l'humanité : le développement des forces productives) qui doit etre rejetée parce que murée dans les catégories du capital : classe, parti, dictature., ainsi que toute la pratique désuète du vieux mouvement ouvrier. Il y a lieu de limiter les excès révolutionnaires (la violence), de dénoncer la violence excessive, de refuser tout affrontement direct (la rue) avec les puissances du capital et de ne pas recourir à la classique dictature qui recomposerait spontanément un nouveau mode d'être des sociétés de classes. Le cas des heurts violents ne pouvant qu'être exceptionnel : plus personne ne défendant l'ordre ancien ; la révolution triomphe parce qu'elle n'a plus d'adversaires. Et parce qu'il est impossible de combattre l'aliénation avec les moyens de l'aliénation (vieille dichotomie du mouvement prolétarien) il faut simultanément tendre à instaurer un nouveau mode de vie, promouvoir des formes qui seront les vraies antagoniques du capital en désertant les vieux centres industriels, en ridiculisant ses institutions, en dirigeant la subversion contre le système et non contre les hommes qui le personnalisent et que l'on doit restaurer dans leur humanité. Alors s'effondrera des cerveaux la représentation du capital sur quoi se fonde son despotisme, etc. La vieille conception réformiste-révolutionnaire de Marx concevait le communisme comme un nouveau mode de production prolongeant le capitalisme, etc., etc. Ainsi, le vieux révisionnisme qui affirmait la nullité du but est-il complété par le discours petit-bourgeois des nouvelles couches moyennes, dont une fraction directement rémunérée par le capital, les intellectuels de gauche, est déjà mobilisée contre l'implacable logique des moyens sanglants de la révolution communiste. Ici, le mouvement se dissout dans le but. La trahison révisionniste est consommée, aussi bien quand but et mouvement sont isolés, de quelque façon que s'effectue la séparation (par apologie du parlementarisme ou par horreur de la violence), que lorsqu'ils se confondent.

> Dans l'exposé des motifs de sa proposition de scission, Marx, entre autres choses, disait textuellement : A la place de la conception critique, la minorité met une conception dogmatique, et à la place de la conception matérialiste, une conception idéaliste. Au lieu de la situation réelle, c'est la simple volonté qui devient la force motrice de la révolution. Nous, nous disons aux ouvriers : Vous avez à traverser 15, 20, 50 ans de guerres civiles et de luttes internationales, non seulement pour changer la situation existante, mais pour vous changer vous-mêmes et vous rendre aptes au pouvoir politique. Et vous, vous leur dites au contraire : Il nous faut immédiatement arriver au pouvoir, ou bien nous n'avons qu'à dormir sur nos deux oreilles. Tandis que nous, nous faisons tout spécialement remarquer aux ouvriers allemands l'état informe du prolétariat allemand, vous, vous flattez de la façon la plus grossière le sentiment national et le préjugé corporatif des artisans allemands, ce qui est évidemment plus populaire. De même que les démocrates ont fait du mot peuple (démos) une entité sacrée, vous faites, vous, une entité sacrée du mot prolétariat. MARX, 1852

EXTRAITS du MANIFESTE de notre REVUE PUBLIE en JUILLET-DECEMBRE 1980

MOYENS, METHODES et BUT FINAL dans la VISION REVOLUTIONNAIRE du MARXISME (Points 24, 26, 27, 30, 31, 32 & 43)

24. Ce qui distingue le parti communiste des autres organisations, y compris de celles naturellement subversives suscitées par la crise économique engendrant la lutte catégorielle, ce n'est pas qu'il soit le meilleur défenseur des conditions de vie et de travail de la classe ouvrière, dont la détérioration est non seulement liée au développement objectif de la crise économique, mais également à l'extension et à la radicalisation du phénomène révolutionnaire, qui y trouve son aliment, c'est sa science du but communiste conçue comme système achevé d'organisation, de stratégie et de tactique ; c'est qu'il soumet la lutte pour la satisfaction contingente, partielle et éphémère de telles revendications de salaire, de temps et de conditions de travail - pour lesquelles se battront inévitablement et échoueront nécessairement les masses exploitées - au but révolutionnaire, qui ne pourra être atteint que par la liquidation historique de telles conditions, au service de laquelle le parti de classe mobilise conscience marxiste, instinct communiste et volonté révolutionnaire, en opposition à tous les autres partis.

26. Le parti communiste aura pour mission spécifique d'établir un schéma stratégique et tactique directement déduit des principes (dont toutes improvisations seront prescrites), excluant toutes formes de lutte extérieures au terrain de la guerre de classes (parlementaires), prévoyant - afin d'y déployer tout le degré d'influence possible - la succession probable des situations économiques ainsi que des rapports de forces politiques entre les classes du déroulement du phénomène révolutionnaire, et déterminant une suite cohérente et progressive d'actions pratiques qui y seront volontairement et rationnellement liées et dont la conversion concrête en mots d'ordre de combat et la mise en oeuvre permettront de renforcer la pénétration et d'élargir la sphère d'activité du parti communiste dans la classe ouvrière, pour passer graduellement du terrain des luttes indirectes à la lutte finale, frontale et insurrectionnelle contre le pouvoir d'Etat bourgeois, à son heure décisive.

27. En se substituant par la violence révolutionnaire de classe à la dictature du capital, la dictature anonyme du prolétariat, exercée par le parti communiste, détruira la mystification démocratique, c'est-à-dire le mensonge de la souveraineté populaire, matérialisé par les institutions représentatives et parlementaires. Les assemblées élues seront dispersées; les partis politiques interdits et les consultations majoritaires arithmétiques à jamais abolies. La démocratie bourgeoise sera donc éradiquée bien avant l'extinction de l'Etat dictatorial, historiquement transitoire, du prolétariat. De ce que la démocratie soit un Etat, il n'en résulte pas que l'Etat prolétarien soit une démocratie : le devenir de ce dernier étant sa propre extinction avec l'abolition de la division de la société en classes sociales.

30. Les syndicats allemands, américains, anglais, belges, français, italiens, japonais, etc. sont tout aussi réfractaires et imperméables au programme communiste que les anciens syndicats officiels d'Etat fascistes et nazis (qui proscrivaient statutairement l'idée de la lutte des classes) car, dans des formes différentes, la contrainte qu'y exerce le capital est de nature identique. Prétendre, comme certains s'y entraînent, sans succès, depuis la fin de la seconde guerre impérialiste 1945, que les organisations syndicales des pays occidentaux démocratiques seraient susceptibles d'une pénétration communiste et d'une direction marxiste sans crise économique majeure du système capitaliste, signifie ni plus ni moins resservir le mensonge anti-fasciste petit-bourgeois selon lequel la forme démocratique de gouvernement bourgeois marquerait une atténuation quelconque de la dictature du capital sur le prolétariat. Or la classe bourgeoise moderne domine grâce à la démocratie. L'histoire du potentiel armé de conservation capitaliste (dont l'Etat bourgeois représente la puissance concentrée) est celle de son perfectionnement progressif que seule fera ressurgir dans la lutte des classes la puissance révolutionnaire inverse du prolétariat. La dictature du capital ne peut que s'affermir davantage de l'état final de décomposition théorique et politique des restes du mouvement ouvrier officiel, dont l' "euro-communisme" marque le stade suprême : prononçant la liquidation prévue - inscrite dans le stalinisme - de toute formulation marxiste et de tout souvenir révolutionnaire, offrant au dieu-capital la capitulation sans condition du prolétariat, l'abjuration de sa doctrine et de l'histoire de ses luttes, l'adhésion totale aux valeurs bourgeoises : "La forme d'Etat la plus élevée, la république démocratique, qui devient de plus en plus une nécessité inéluctable dans nos conditions sociales modernes, et qui est la forme d'Etat sous laquelle peut seule être livrée jusqu'au bout l'ultime bataille décisive entre prolétariat et bourgeoisie, la république démocratique ne reconnaît plus, officiellement, les différences de fortune. La richesse y exerce son pouvoir d'une façon indirecte mais d'autant plus sûre". "Et enfin, la classe possèdante règne directement au moyen du suffrage universel. Tant que la classe opprimée, c'est-à-dire, en l'occurence, le prolétariat, ne sera pas encore assez mûr pour se libérer lui-même, il considèrera dans sa majorité le régime social existant comme le seul possible et formera, politiquement parlant, la queue de la cl asse capitaliste, son aile gauche extrême". (Engels : "L'Origine de la Famille, de la Propriété privée et de l'Etat", 1884, c'est nous qui soulignons).

31. La tactique révolutionnaire a pour fonction de convertir la crise économique du capital, engendrant sa faiblesse sociale, en force politique du prolétariat. Elle ne peut être que l'accomplissement progressif et conscient du but communiste. Le parti révolutionnaire ne pourra, simultanément, revendiquer son opposition programmatique aux autres organisations, formellement ouvrières et substantiellement bourgeoises, et, pratiquement,

renoncer à cette opposition en alignant dans l'entreprise et pour des fins transitoires sa tactique sur celles des partis et organisations que le parti communiste combat et dénonce comme complices de la domination bourgeoise. Le parti communiste ne peut assaillir, par la lutte contre le pouvoir d'Etat du capital, les conditions politiques du travail salarié et défendre, dans l'entreprise, à l'heure de leur effondrement historique ses conditions économiques. Le parti de classe doit développer les conditions révolutionnaires nées d'une telle situation, encadrer et diriger les forces qu'elles suscitent comme leviers de la révolution sociale. Le parti communiste pratiquera donc la violence de la rue, inévitablement destructrice, contre la conservation du lieu et des conditions du salariat car, dans le travail de sa conception, le parti révolutionnaire apparaît comme l'expression consciente et organisée d'une violence de classe née de l'impossibilité objective d'une telle conservation dans laquelle le réformisme, l'opportunisme et l'immédiatisme étoufferont les généreuses, mais stériles, premières flambées revendicatives.

32. La tâche caractéristique du parti communiste ne consiste pas seulement à opposer au réformisme des méthodes de classe et à l'immédiatisme des buts révolutionnaires, mais aussi - et principalement - à prononcer contre l'un et l'autre la prévision du cours catastrophique de l'organisation économique bourgeoise et la description des formes sociales et du contenu révolutionnaire de l'Etat dictatorial du prolétariat qui devra, par la violence, se substituer à l'actuel pouvoir d'Etat du capital. Il s'agit de la seule alternative invariante DEMOCRATIE BOURGEOISE ou DICTATURE PROLETARIENNE.

43. "L'impatience demande l'impossible : atteindre le but sans les moyens. D'un côté, il faut supporter la longueur de ce chemin, car chaque moment est nécessaire, d'un autre côté, il faut séjourner en chacun, car chacun est lui-même une figure individuelle, totale, et est considéré absolument seulement si sa détermination est considérée comme un Tout, un concret, ou comme le Tout dans l'originalité de cette détermination" (Hegel, "Préface à la phénoménologie de l'Esprit"). Ainsi, tandis que "La classique position de la Gauche radicale marxiste n'a pratiquement plus de représentation organisée" (Prometeo, 1952) notre regroupement travaille à contribuer à la représentation organique de la théorie révolutionnaire marxiste pour la reformation du parti communiste mondial, par :

a/ la réaffirmation du catastrophisme marxiste,

b/ la condamnation du réformisme et le rejet des fausses solutions immédiatistes,

c/ l'établissement d'un système cohérent de critères revendicatifs caractéristiques du parti révolutionnaire,

d/ l'énoncé des modalités historiques générales de la reformation mondiale du parti communiste,

e/ la délimitation de l'orientation et de la méthode révolutionnaires dans la lutte des classes contemporaine.

ADRESSE du GROUPE COMMUNISTE MONDIAL pour l'UNIFICATION des FORCES MARXISTES

Considérant la BASE théorique du Groupe communiste mondial constituée des suivants principes énoncés en première page de couverture de chaque numéro du "Programme de la Société Communiste", revue du présent regroupement:

"Invariance historique du programme communiste, affirmée par Marx-Engels, défendue par Lénine et restaurée par la Gauche communiste d'Italie. Organisation du prolétariat en classe et donc en parti communiste, centraliste, organique et mondial. Stratégie de la révolution purement prolétarienne issue de l'effondrement catastrophique de la forme de production capitaliste. Insurrection révolutionnaire, destruction de l'Etat bourgeois de dictature du capital, exercice de la dictature du prolétariat par le parti communiste. Tactique du refus de la mystification démocratique électorale ainsi que du réformisme syndical. But final de la suppression de la démocratie; socialisme mondial, non monétaire et non mercantile, abolition du salariat et des classes, dépérissement de l'Etat prolétarien, et réappropriation de l'Etre humain, véritable Gemeinwesen de l'homme.";

Considérant, de plus, la NATURE du Groupe communiste mondial, né après 1966 de la rupture d'avec le Parti communiste international (Il programma comunista), dépositaire de l'oeuvre historique de la Gauche communiste d'Italie (ayant établi les leçons de la contre-révolution, restauré le corps de doctrine marxiste et prévu la future crise du capital) et facteur historique et théorique pour la reformation du parti révolutionnaire international de la classe ouvrière, le Parti communiste mondial;

Considérant, en outre, la FONCTION du Groupe communiste mondial, telle que définie par le "Programme" (1975, Edition refondue 1977) et détaillée par le texte "Genèse" (1975) de fixer les caractéristiques théoriques, organisationnelles et tactiques du futur parti révolutionnaire de la classe ouvrière;

Considérant, enfin, le principe du CENTRALISME ORGANIQUE, tel qu'il fut énoncé, pratiqué et défendu par la Gauche communiste d'Italie, sur lequel repose l'organisation du Groupe communiste mondial;

Le Groupe communiste mondial déclare n'engager ou n'accepter un travail commun avec une organisation révolutionnaire qu'aux conditions ci-après:

1. L'oeuvre historique de la Gauche communiste d'Italie de sauvegarde et de restauration du corps de doctrine marxiste est déclarée accomplie, achevée et couronnée par les Thèses de Naples et de Milan (1965-1966). Sa conclusion coïncide avec la disparition physique et théorique de la Gauche communiste d'Italie, moment du Parti historique de Marx-Engels-Lénine et seule survivant des glorieuses et immortelles traditions de Lénine, de la Révolution socialiste d'Octobre et de l'Internationale communiste. Le programme marxiste, tel que sauvegardé et restauré par la Gauche communiste d'Italie, constitue la base doctrinale du futur parti communiste révolutionnaire. Les regroupements qui oeuvrent à la reconstitution du prolétariat en classe, et donc en parti, ont pour tâche première et permanente l'appropriation, la diffusion, la défense et l'illustration de ce programme.

2. L'oeuvre commune engagée ou acceptée par le Groupe communiste mondial a pour destination la clarification des conditions de la réformation prochaine du parti communiste du prolétariat, ainsi que l'élucidation des normes d'action (tactique) d'un tel parti pour la conquête du pouvoir politique, la destruction de l'Etat bourgeois, l'instauration et l'exercice de la dictature du prolétariat.

3. L'organisation du travail commun doit être conçue collectivement, conduite régulièrement et dirigée formellement. Il est en particulier indispensable que les organisations concernées formulent et adoptent un plan de travail impératif.

La réalisation de ces conditions favorisera la rencontre du Programme communiste avec la spontanéité révolutionnaire ouvrière, d'où renaîtra le parti de classe, dans les conditions de l'effondrement catastrophique de la forme de production capitaliste. (Octobre 1977)

FACE AU DEFI REVISIONNISTE :
MATURITE COMMUNISTE !

Produite en tant que remise en question du programme communiste prévoyant une issue catastrophique à l'évolution du capitalisme, son dépassement final par une révolution violente, l'instauration de la Dictature du Prolétariat et l'avènement de la Communauté Humaine, l'oeuvre de Bernstein - systématisée à partir de 1896 dans une série d'articles intitulée collectivement "Les Prémisses du Socialisme" invite à une révision générale des méthodes et des présupposés du socialisme scientifique. Cette proposition, qui fait l'effet d'une bombe au milieu du ronronnement dans lequel commence à s'endormir la social-démocratie, est le résultat de la constatation par Bernstein que les mots d'ordre et la doctrine socialistes sont appliqués d'une manière toute platonique par l'Internationale qui va finir par produire progressivement une inadéquation totale entre sa théorie et sa pratique. En réalité, la formulation révisionniste de Bernstein marque une étape, une rupture profonde dans les rapports idéologiques qui s'étaient tissés jusqu'alors entre socialistes et sanctionne le fait que capitalisme et socialisme pouvaient encore évoluer sur un terrain commun : la démocratie, malgré l'expérience de la Commune de Paris et les leçons qui en avaient été tirées.

L'apostrophe de Bernstein à la social-démocratie : "Qu'elle ose paraître ce qu'elle est : un parti de réformes démocratiques et socialistes !" stigmatise un doute subsistant dans le camp du prolétariat et ouvre parallèlement aux partisans de l'orthodoxie une possibilité de rejet de ce doute par une délimitation radicale des tendances fausses ou tout simplement erronées étrangères au programme communiste. En ce sens, une telle apostrophe était positive car elle permettait aux marxistes de reprendre à leur compte la distinction faite par Engels entre socialisme et communisme, distinction qui aurait produit une rupture beaucoup plus rapide qu'elle ne le fut en empêchant la confusion de se propager. Mais les marxistes de la Seconde Internationale ne furent pas suffisament rigoureux pour réaliser cette tâche.

La démocratie, prémisse du socialisme puisque vraiment réalisable - "moyen et but, outil et forme de la réalisation du socialisme" - selon Bernstein, détermine un recul de la lutte de classe et finalement sa disparition et est rendue possible par l'ouverture d'une phase historique nouvelle en Europe parce que la victoire de la bourgeoisie est partout réalisée. Cependant, cette analyse n'est pas originale et ne remet pas en cause le marxisme puisque Marx l'avait lui-même développée

dans sa description des différents moments constitutifs du capital (Grundrisse). Le capital peut dominer sans la force, par sa propre puissance en mouvement pendant des périodes plus ou moins longues, seulement ses propres contradictions ne sont pas pour autant éliminées mais simplement repoussées pour finir par éclater dans un choc plus brutal encore. Ainsi le marxisme peut montrer que le cri de conciliation de Lassalle annonçant une évolution pacifique et graduelle de la société grâce au suffrage universel confère à la démocratie non plus un caractère utopique, mais concret et immédiatement accessible. Devenue réelle, palpable, la démocratie va tendre à devenir totale. Pour ce faire, il faut cependant qu'éclate tout programme politique qui la nie comme forme éternelle valable pour toute société.

Premier idéologue conséquent de la démocratie au coeur du mouvement ouvrier - et pour cela d'un intérêt considérable - le père du révisionnisme s'attaque d'abord et principalement aux conclusions théoriques du marxisme qu'il considère comme dépassées et niées par la réalité (à cette époque : luxuriance de l'économie, naissance de couches moyennes nouvelles qu'il est seul à individualiser, tendance du prolétariat à s'élever à leur niveau), et ceci malgré sa volonté affichée de ne s'attaquer qu'aux présupposés du socialisme. Il s'attaque aux conclusions théoriques du marxisme car dans sa conception, ce n'est plus à la doctrine, qui a résolu les énigmes de l'histoire, qu'il faut se référer, mais à l'expérience, à la réalité qui montrent la voie à suivre. La théorie, qu'il soumet à l'arbitrage scientifique, économique et social et à leurs aboutissants évolutionnistes - donc au contingent - est empêchée de prévoir et de contenir l'avenir. Le présent pénétrant la théorie, c'est celle-ci qui doit se transformer pour lui être conforme. Il pose finalement la nécessité de la disparition du programme communiste comme condition à la réalisation de la démocratie, même si celle-ci peut tolérer l'existence d'une "idéologie marxiste". L'important est de faire mourir le lien entre théorie et pratique communistes : d'un côté apparait alors l'idéologue, de l'autre le praticien. Tel est le contenu essentiel, premier, du révisionnisme dont la caractéristique immuable est d'apparaître toujours en tant qu'annonciateur de cours nouveau en référence à des phénomènes que la théorie n'aurait en apparence ni signalés, ni prévus.

La connaissance ne procédant plus que de l'expérience immédiate, la fixation de délais, moyens et buts conformes à la situation historique et aux principes communistes est abandonnée comme conception passéiste entravant le développement harmonieux de la société et devant céder le pas à une apologie de la spécialisation, de la technique et de l'organisation (le stalinisme réalisa vraiment cet accomodement à l'immédiat en improvisant la théorie en fonction des données économiques : la théorie ne prévoyant plus, elle fut prévue). La méthode révisionniste fait éclater la réalité en une multitude de choses de manière à ce que plus personne ne puisse rendre compte de l'ensemble, de la totalité du monde et de son devenir. Ce faisant le rôle mystificateur du capital est renforcé et le chemin de la révolution se rallonge en l'absence d'une force théorico-pratique assez puissante pour fustiger l'ennemi.

Ainsi, quand Bernstein assimile socialisme et démocratie, Rosa Luxembourg produit une critique ambigüe : le socialisme, c'est la réalisation de la démocratie, affirmation assimilée à tort à la pensée réelle de Marx et d'Engels. La démocratie dépend de l'existence de classes et à ce titre n'a rien à voir par nature avec le communisme qui est abolition de toute domination par la formation de la Communauté Humaine. Le résultat final de la lutte de classes ne peut pas être la réalisation d'une somme d'individus politiques égaux. Au contraire, le communisme fait éclater la conscience parcellaire de l'individu juridique en développant la conscience universelle qui libère l'être humain. L'ambiguïté entretenue par l'équivalence socialisme = démocratie a plus que favorisé l'amalgame vulgaire de ces deux notions par le révisionnisme qui montrait, à juste raison, que c'est le capital lui-même qui réalise la démocratie pour peu que le prolétariat veuille bien lui prêter main forte.

La conception démocrate du socialisme est fondée sur la confiance éperdue dans le progrès social, dans l'expansion économique. Elle est la véritable foi dans le mode de production capitaliste. La résurgence d'un mouvement coopératif dans les années 1960/70 témoigne de sa vivacité et tend à réaliser le vieux rêve proudhonien. Cependant si Bernstein et Proudhon avaient la même vision d'un monde capitaliste sans antagonisme de classes, s'ils voulaient tous les deux le capitalisme sans ses inconvénients, une différence de taille les distingue qui ne fut pas montrée clairement, notamment par Lénine qui les assimilait. En fait, Bernstein allait plus loin que Proudhon. Bernstein était résolument moderne, c'était un défricheur : dépassant même le libéralisme traditionnel, il faisait ainsi triompher ses positions contre-révolutionnaires au sein du prolétariat à qui il déniait toute tradition en sapant ses racines théoriques (blanquisme, Hegel, Ricardo). Chez Lénine, il y a une nette sous-estimation de la force sociale du révisionnisme et de l'opportunisme, ce qui se vérifie en particulier dans "La Maladie Infantile" où il en vient à confondre dans la même critique l'anti-démocratisme de la Gauche Italienne avec le gauchisme petit-bourgeois exprimé en Allemagne. Sa critique en est affaiblie : s'il avait été possible de liquider le proudhonisme dont la base sociale tendait à s'effriter, le révisionnisme fera naître toute une série de difficultés nouvelles dans le parti et dont le strict règlement au niveau organisationnel (par voie de scissions, de ruptures ou d'exclusions) fut insuffisant. D'où les 21 conditions si difficilement imposées. Mais ne passèrent pas dans le programme du prolétariat mondial les garanties doctrinales contre la dégénérescence. Il en résulta un "flottement" qui ouvrait les portes à l'assaut du doute révisionniste.

Les résultats de l'expérience directe montrèrent par ailleurs que les garanties ne se trouvaient pas non plus dans les formes d'organisation. Ainsi les conseils. Véritables parlements ouvriers, ils multiplièrent les exemples d'incapacité à s'abriter de la pénétration révisionniste. L'erreur fondamentale tragique du prolétariat allemand est d'avoir tenu

à jouer le jeu politique démocratique (point de vue de la majorité) par le biais d'organes dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils se sont révélés être de puissants handicaps à l'application du programme communiste. Loin de se distinguer en se hissant au contenu parti, le prolétariat allemand a produit un réel fanatisme du débat entre des tendances qui n'avaient plus rien à voir entre elles depuis longtemps. Cette illusion démocratique allemande qui s'est soldée dans un bain de sang des meilleurs dirigeants et par l'écrasement de la révolution qui était pourtant objectivement possible n'a pas empêché l'idéologie conseilliste - pâle reproduction idéaliste de l'authentique mouvement des conseils du début de siècle - de refleurir sur les pavés de mai 68 et de se restructurer autour des pires erreurs du passé qu'elle présente aujourd'hui comme les seules leçons qu'il aurait fallu en tirer.

Hier le révisionnisme est apparu comme mouvement progressif d'affirmation pratique du but capitaliste par le moyen du réformisme et du syndicalisme. Son triomphe a étendu son champ d'action à toutes les sphères de la société où il a fini par se confondre, par converger, avec toutes les déterminations et les besoins du capital facilitant à ce dernier l'accession à sa phase de domination réelle. Dans cette phase, il a servi de moteur idéologique entraînant le prolétariat dans le premier massacre généralisé de 1914 qui repoussait par le fait toute illusion de progrès dans la paix et la collaboration en opposant les besoins humains aux besoins totalitaires du capital. La faillite de l'Internationale qui en naquit (et non pas sa "crise") réclama un bond du communisme matérialisé dans l'effort de Lénine pour rompre le lien démocratique au niveau du parti. Mais cet effort est resté lié à la pratique cependant qu'aucune élaboration doctrinale stable et cohérente n'en fit la consignation. Grâce à sa contribution irréductible en tant que parti réel, agissant, la Gauche Italienne fut plus tard la seule en mesure de signaler l'importance que revêtait la question démocratique et à tenter de l'intégrer au programme. Mais liant par la suite sa mission historique à une pratique prématurée au coeur de la contre-révolution, elle bâcla ses conclusions notamment à propos du rôle du syndicat dans la phase de domination réelle préférant envoyer ses militants à la conquête de structures ouvertement déclarées pour la conservation du mode de production capitaliste (cf. notre brochure : "Le marxisme et la question syndicale") au moyen de ce périodique au titre si lourd de sens : "Le Prolétaire" pour lequel le parti a vendu son âme en transformant ses militants en véritables démarcheurs de commerce jetés dans la "concurrence" sans aucune maturité ni possibilité d'expérience communistes.

Aujourd'hui le réformisme est devenu progressivement grâce au révisionnisme le contenu politique le plus approprié pour conserver la vieille société qui sue par tous ses pores son inhumanité et son infâmie bourgeoise (jusque dans les secteurs auparavant marginaux comme l'Art et la Science). Il agit sur trois niveaux : Etat, parlement, syndicat grâce au liant démocratique. Le syndicat détourne toute velléité de revendication

économique à l'intérieur de l'usine en revendication politique bourgeoise du droit au travail et réalise la transformation de la revendication initiale de la lutte pour le salaire comme moyen pour accéder au socialisme en un véritable alibi pour la sauvegarde de l'esclavage salarié. Les partis ouvriers réformistes parachèvent cette entreprise par la production d'édifices idéologiques qui auraient fait pâlir de jalousie Bernstein, tel l'Eurocommunisme : camouflage grossier de leur volonté d'encercler le prolétariat dans les limites nationales, exaspération de la défense de la patrie à propos de laquelle la Résistance constitue le référentiel historique absolu et tentative de se constituer en équipe gouvernementale pour la gestion de la crise, justifiant finalement notre conception sur l'Etat démocratique du capital qui est contraint d'englober le prolétariat au plus haut niveau de responsabilité pour se perpétuer (d'où le mythe autogestionnaire sympathique à la "base" mais que les anciens partis "staliniens" hésitent encore à revendiquer).

Etat démocratique égale dictature du capital. Le révisionnisme s'étant substitué au communisme sur son propre terrain, le terrain prolétarien, son rôle historique s'estompe cependant avec la démocratie réalisée et la disparition du prolétariat organisé d'une manière autonome. Ceci se vérifie presque parfaitement en Europe dans l'intégration définitive de ses anciens organes et moyens de lutte : partis, syndicats, parlements. L'Etat démocratique a englobé ces structures pour reprendre à son compte la transformation réformiste de la société (cf. très typique en France, la peur de la bourgeoisie de voir la désaffection pour ces structures et ses tentatives pour les dynamiser). Etre romantique, le capital a finalement trouvé dans le réformisme une élasticité suffisante pour s'adapter aux vicissitudes de son être en perpétuelle mouvance, pliant les hommes à ses caprices et les intéressant à la recherche de médecines pour prolonger sa vie chaotique. Plus l'ensemble des secteurs sociaux s'intègrera à l'Etat bourgeois et plus celui-ci se démocratisera ; c'est la marche logique de cette superstructure de domination devenue tentaculaire et que les communistes sont loin de sous-estimer puisque c'est finalement sur ce terrain que le processus de socialisation des hommes entamé par la bourgeoisie et son mode de produire (révolution sociale à âme politique) se résoudra (révolution politique à âme sociale) par l'intervention dans l'histoire du prolétariat révolutionnaire.

D'opposition frontale au communisme, le révisionnisme a été cohérent avec lui-même et cette cohérence est compréhensible si l'on saisit l'invariance du but qu'il s'était fixé, revendiquant le processus de rapprochement entre des intérêts finalement inconciliables sans son intervention. A l'organicité nouvelle du capital concrétisée par l'approfondissement de la contre-révolution après la seconde guerre mondiale a correspondu l'amplification de la victoire du révisionnisme sur le marxisme : toute pensée ou sensibilité communistes furent évacuées entraînant une domestication toujours croissante,

sociologiquement réalisée par le développement de couches moyennes cimentant les classes trop directement opposées économiquement et donnant naissance à une hiérarchie des salaires symbolisée par la fameuse Echelle à l'escalade de laquelle fut conviée la classe ouvrière. On réalisait ainsi le vieux rêve capitaliste : la disparition des classes dans un fondu général de tous les individus au service de la soif de valeur du système. Cette constatation ne s'oriente en aucune manière vers une théorisation de la décadence du capital ou de l'arrêt de l'accroissement des forces productives, théorisation qui produit régulièrement l'illusion que le capital est faible et qu'une simple chiquenaude pourrait l'abattre au moment où le prolétariat est enfoncé jusqu'au cou dans la pourriture démocratique (et les joies vulgaires de la consommation dont il tremble d'être privé). Il y a là une "légère" contradiction qui trouve sa source dans une conception de la révolution qui se résoud en définitive en terme de choix et non pas en terme de déterminisme.

Une telle incompréhension du mode d'être du capital pour qui la démocratie est le moyen d'exercer sa dictature sur la société a mené les "critiques" de Marx à se représenter un Etat au-dessus des classes, un Etat de statu-quo, conciliateur parce que conservateur ! Typique chez des groupes prétendument révolutionnaires, tel le C.C.I., cette représentation idéologique revient périodiquement, insidieusement, par le biais d'une révision du concept de Dictature du Prolétariat. Elle provient d'une surestimation des possibilités du prolétariat au niveau économique (grève générale) et dissimule une sous-estimation pathologique - et révélatrice - du rôle de l'Etat dans les grands affrontements classistes passés et à venir, en même temps qu'une timidité craintive, maladive, d'utiliser cet appareil à des fins révolutionnaires (armée notamment), et en fin de compte elle trahit une démission devant les tâches du parti (au profit de la grève de masse culminant dans l'organisation des conseils démocratiquement représentés grâce à la révocation permanente des délégués : tout un programme ! Mais quelle gymnastique pour une classe dont l'histoire a montré qu'elle se distingue en tant que classe à partir du moment où elle réalise son organicité au moyen du centralisme non-démocratique qu'elle est seule à pouvoir produire). Cette position est la position-type des classes moyennes dont le rêve est de dissimuler l'existence de classes antagoniques et de réduire la société à ce qu'elles y représentent elles-mêmes. N'étant rien, n'ayant rien si ce n'est un misérable présent, sans passé, sans futur, ces couches sont plus proches de l'anarchisme que du communisme : ce qu'elles veulent avant tout, c'est humaniser une société qui ne peut pas l'être. L'Etat de statu-quo leur permet de dresser un cordon sanitaire qui les éloigne de toute obligation de se prononcer clairement en faveur d'un camp ou d'un autre. Serviteurs du capital (comme l'avait bien intuitionné Bernstein dans sa formulation bourgeoise) - salariées de ses différents et inutiles "services" - ces couches vivent en parasite de la production et ceci leur interdit de saisir la réalité de la nature de l'Etat démocratique, qui est dictatoriale, comme demain elles auront du mal

à subir la réalité de dictature ouverte de l'Etat prolétarien. Pour Bernstein, la Dictature du Prolétariat est une régression puisque l'évolution naturelle de la société développerait les conditions de l'émancipation, ferait germer la conscience universelle. Il est clair que tout groupe qui retourne même indirectement à cette conception en dissimulant le rôle de la violence dans l'histoire, donc le rôle de l'Etat, asseoit son existence sur des bases contre-révolutionnaires.

Aujourd'hui non seulement toute vision d'ensemble a disparu, mais encore tout désir d'organisation contre le capitalisme pour succéder à la domination bourgeoise. Hier le révisionnisme fut le fossoyeur précipitant le prolétariat dans la défense d'intérêts bourgeois. La situation qui en a résulté est que le prolétariat est noyé dans l'ordre social et n'a plus aucun gouvernail pour se guider : une telle situation entraînera demain des violences inouies, inévitables, que l'élaboration d'une nouvelle stratégie et d'une nouvelle tactique devra considérer. Il faudra notamment que le parti communiste se distingue avec rigueur des positions qui jadis firent la part trop belle à l'idéologie des couches moyennes en leur permettant un accès au parti sur des bases relâchées. Il ne suffit pas que le programme communiste proclame hautement son but, il faut qu'il travaille à édifier son parti dans une cohérence parfaite entre ce qu'il inscrira sur son drapeau et sa pratique réelle.

Dans la société actuelle, les partis réformistes sont des fractions bourgeoises pour la domination et l'évolution scientifique du capital sur le travail. La vieille méthode de domination bourgeoise a été investie des méthodes du révisionnisme : en France, par exemple, (mais bien avant en Allemagne), le giscardisme, puis le mitterrandisme intègrent à des degrés différents la nouvelle donnée de l'embourgeoisement de la classe ouvrière et appellent à la dissolution des classes. La fin des antagonismes est proclamée par l'Etat nonobstant la crise économique croissante. C'est ainsi qu'on en termine avec toute justification des luttes qui deviennent, et deviendront toujours plus, un fait de délinquance. Ceci constitue une différence importante d'avec le fascisme puisque l'Etat corporatiste était pour la coalition des classes : les démocraties modernes qui ont succédé au fascisme ne reconnaissent plus l'existence de classes mais revendiquent une classe universelle d'esclaves indifférenciés du capital. Ceci tend à justifier l'optimisme de Bernstein vis-à-vis de la démocratie : elle amène une réalité moins contradictoire que ce que le marxisme annonçait. D'où l'incapacité générale à comprendre la révolution communiste comme une rupture, une catastrophe, une cassure d'autant plus nettes que la démocratie aura été puissamment diffusée.

En ce qui concerne le procès de production du révisionnisme, il est possible d'individualiser une confusion sans cesse reproduite (jamais signalée, jamais résolue) entre opportunisme et révisionnisme. Si les contours d'un nouvel opportunisme se dessinnent au début des années 1920 avec courbe descendante en vigueur révolutionnaire (le danger opportuniste), un glissement

net s'opère par la suite : la définition du Socialisme en un seul pays (1926), la jonglerie zinoviéviste avec les notions de Gouvernement Ouvrier, par exemple, ne sont déjà plus de l'opportunisme. On décèle une remise en cause de la Dictature du Prolétariat par voie d'affadissement, de dénaturation de ce principe : la méthode du révisionnisme ni plus ni moins. Quant au Centre, il se dépêche de réinsuffler une nouvelle vie au parlementarisme au moment même où les masses s'en détachent. Un coup d'oeil à la progression des congrès suffit à montrer un tel processus de dégénérescence de l'Internationale :

- 2ème congrès : en dépit des contributions de la Gauche, il n'arrive pas à délimiter une conduite non ambigue (parlementarisme)
- 3ème congrès : Parti de masse, se signale par une perte de qualité au profit de la quantité
- 4ème congrès : Front Unique
- 5ème congrès : Gouvernement Ouvrier
- 6ème congrès : Stalinisme
- 7ème congrès : Fronts populaires avec la trahison.

Par ailleurs, Thorez rencontre une résistance du prolétariat français désorienté par la pratique de l'IC qui consiste à condamner en théorie les socialistes et à leur proposer des alliances dans la pratique. Le Centre entérine en Allemagne une pure et simple désobéissance sans réagir (Lévi et sa Lettre ouverte). Ce manque de rigueur découle d'une véritable sous-estimation de la situation grave qui s'installe, sans doute parce que le prolétariat russe n'était pas aussi gangréné par la démocratie que le prolétariat allemand. A cette époque, la Gauche Italienne est la seule à avoir une attitude de parti cohérente (organisée) car elle associe à sa perspective toute la démarche du prolétariat mondial. Sans négliger ce qui se passe ailleurs, elle soutient à fond la révolution russe. Est associée à sa démarche la totalité universelle du mouvement ouvrier (qui individualisait finalement le parti russe comme fer de lance de la révolution mondiale). C'est pourquoi Bordiga sera en mesure d'affirmer que "le mouvement échoue par un manque déplorable de maturité marxiste". On n'insistera jamais assez sans doute sur le fait que la lutte contre la dégénérescence passe par une connaissance de la totalité universelle du communisme elle même liée à une conception cohérente de l'organisation.

Le prolétariat est placé par l'histoire devant la tâche d'une transformation consciente de la société. Il doit faire surgir dans sa conscience (le parti) la contradiction entre l'intérêt immédiat et le but final. Cette conscience est programme, c'est-à-dire totalité, dont on ne peut amputer ou modifier un élément sans la pervertir. Les prémisses économiques sont insuffisantes pour arriver au communisme qui n'est

en aucune façon - comme le disait Kautsky - le résultat d'un processus mécanique. Si les revendications économiques sont un obstacle à la valorisation du capital, tout programme revendicatif n'oppose à celui-ci qu'une affirmation purement négative du prolétariat. Son opposition au capital ne s'affirme que lorsqu'il se constitue en classe, donc en parti, luttant pour l'abolition du salariat. Les révisionnistes ont toujours désagrégé l'unité de la théorie prolétarienne en la réduisant au traitement scientifique des symptômes de l'évolution sociale et fait de la praxis un errement sans but, au gré de chaque événement qu'ils renoncent à maîtriser méthodiquement par la pensée. A la totalité de l'être capital ne s'est finalement jamais opposée la totalité de l'être prolétarien. Mais le marxisme n'a pas une conception assez vulgaire pour s'imaginer que les ouvriers pouvaient passer de la simple contestation de la plus-value patronale au communisme sans se transformer eux-mêmes.

Pour les communistes, les conditions de cette transformation se situent dans l'oeuvre de restauration du parti qui s'accompagnera obligatoirement de la définition d'une nouvelle stratégie. Cette restauration est oeuvre de purification de la théorie qui se place à partir du résultat atteint par la dernière expérience révolutionnaire, en individualise les erreurs et les faiblesses et propose l'abandon de toute référence nostalgique et mécanique à leur endroit. Du corps composé qu'était encore la IIIème Internationale surgira demain le corps simple du parti mondial de classe. Il faut pour cela une force révolutionnaire pour laquelle, devant l'ampleur de sa tâche, n'existe plus ni loi ni fétiche d'aucune sorte.

La réalité de la société complètement décomposée dans laquelle nous vivons constitue la victoire du révisionnisme et paradoxalement sa défaite : il échoue à développer harmonieusement la société comme plus d'un demi-siècle de contre-révolution parfois sanglante le confirme et comme l'avouent eux-mêmes les idéologues du capital dans leur tentative de théoriser l'effort de paix quand la société se prépare objectivement à l'effort de guerre. Mais la victoire du révisionnisme est réelle dans le sens où l'intégration du prolétariat a été réalisée. La situation est nouvelle et originale par rapport à celle du début du siècle : un parti à reformer face à une classe ouvrière imbibée des idéaux démocratiques. Cette situation amène à s'interroger sur la fonction du parti et à en tirer toutes les conséquences théoriques et pratiques. Cette fonction est de prévoir et de diriger la lutte révolutionnaire. La seule activité possible aujourd'hui est la préparation du cadre qui permettra demain au prolétariat de réintégrer son programme sans avoir à refaire tout le chemin long et pénible du défrichement théorique. Tout le reste est pur volontarisme car notre époque est celle des prémisses de la reprise révolutionnaire de laquelle le prolétariat est toujours le grand absent.

Le texte classique que nous publions est celui de la conférence prononcée par Bordiga sur Lénine, un mois après sa mort, à la Maison du peuple de Rome le 24 février 1924.

Bordiga était à peine sorti de prison à la suite du procès intenté au Parti Communiste et ses dissensions avec l'Internationale Communiste l'avaient déjà porté à s'en démarquer et à refuser toute collaboration dans les organes dirigeants du Parti que l'Internationale avait nommés après son arrestation survenue le 3 février 1923.

LENINE SUR LE CHEMIN DE LA REVOLUTION

Je dois tout d'abord faire deux remarques : je ne me propose pas de suivre l'exemple des commémorations officielles et je ne ferai pas une biographie de Lénine, ni ne raconterai une série d'anecdotes à son sujet. Je tenterai de situer, d'un point de vue historique et critique marxiste le personnage et l'oeuvre de Lénine dans le mouvement d'émancipation révolutionnaire de la classe travailleuse mondiale : ces synthèses ne sont possibles qu'en regardant les faits avec une ample perspective d'ensemble, et non pas en s'attachant aux détails de caractère analytique, journalistique, souvent cancaniers et insignifiants. Je ne crois pas que le fait d'être "l'homme qui a vu Lénine" ou qui a eu la chance de parler avec lui, me donne le droit de parler de Lénine, par ordre de mon parti, mais celui d'avoir participé, en tant que militant de la cause prolétarienne, à la lutte pour les principes personnifiés par Lénine. Le matériel biographique détaillé a été mis à la disposition des camarades de toute notre presse.

En second lieu, étant donnée la dimension du thème qui m'est proposé, et hormis le caractère nécessairement incomplet de mon étude, je devrai passer rapidement même sur des questions de première importance et m'assurer que les réponses en soient connues de tous les camarades qui m'écoutent : il n'y a pas de problème du mouvement révolutionnaire qui n'ait de rapport avec l'oeuvre de Lénine. Donc, sans prétendre aucunement épuiser le sujet, je dois être à la fois bref et synthétique à l'excès.

LE RESTAURATEUR DE LA THEORIE MARXISTE

Nous ne voulons pas refaire ici l'histoire des falsifications que la doctrine admirablement définie par Marx et Engels, et dont le "Manifeste Communiste" reste la synthèse classique, a subies dans les années qui précédèrent la Grande Guerre. Nous ne pouvons pas davantage retracer la lutte de la gauche marxiste contre ces falsifications et ces altérations. A cette lutte, Lénine a donné une contribution de tout premier ordre.

Nous considérerons tout d'abord son oeuvre comme restaurateur de la doctrine philosophique du marxisme ou, pour mieux dire, de la conception générale de la nature et de la société appartenant au système de connaissances théoriques du prolétariat révolutionnaire : celui-ci n'a pas seulement besoin, en effet, d'une opinion sur les problèmes de l'économie et de la politique : il lui faut prendre position sur un ensemble de questions plus vaste ...

A un certain moment de l'histoire complexe du mouvement marxiste russe, apparut une école philosophique dirigée par Bogdanof, qui entendait soumettre à révision le matérialisme dialectique marxiste afin de donner au mouvement ouvrier une base philosophique idéaliste et presque mystique. Cette école prétendait faire admettre aux marxistes que les philosophies néo-idéalistes modernes avaient dépassé la philosophie matérialiste et scientifique. Lénine lui répondit d'une façon définitive dans son "Matérialisme et Empirio-criticisme" paru en russe en 1908. Après un important travail de préparation, il y développait une critique des philosophies idéalistes anciennes et modernes, défendant intégralement le réalisme dialectique de Marx et d'Engels, et démontrant sa brillante supériorité sur les idées abstruses des philosophes officiels. Il prouvait ensuite que les écoles idéalistes modernes ne faisaient que refléter un état d'esprit récent de la bourgeoisie, et leur influence sur la pensée du parti prolétarien, une psychologie d'impuissance et un désarroi provoqués par la réelle situation de défaite de la classe ouvrière russe après 1905. Enfin, d'une façon qui exclut pour nous tout doute ultérieur, il établissait qu'"il ne peut pas exister de doctrine socialiste et prolétarienne sur des base idéalistes, spiritualistes, mystiques et morales".

Lénine eut également à défendre la doctrine marxiste dans le domaine de l'économie et de la critique du capitalisme. Marx n'a pas achevé son oeuvre monumentale "Le Capital", mais il a laissé au prolétariat une méthode d'étude et d'interprétation des faits économiques qu'il s'agissait d'appliquer aux données nouvelles fournies par le développement capitaliste récent sans en déguiser la portée révolutionnaire. Là, le révisionnisme, et surtout le révisionnisme allemand, avait cherché à tricher, élaborant des doctrines "nouvelles" qui constituaient autant de rectifications en apparence secondaires, mais en réalité essentielles, aux doctrines de Marx. Si nous parlons de tricherie c'est que (et Lénine l'a démontré mieux que personne) le révisionnisme ne se présentait pas seulement comme une prétendue conquête de résultats scientifiques objectifs, mais comme un opportunisme politique : la corruption des chefs prolétariens alla en effet jusqu'à retirer de la circulation des écrits importants de Marx et d'Engels dont ils tentaient soit de fausser, soit de rectifier la pensée.

Avec d'autres économistes comme Rosa Luxembourg et le Kautsky de la bonne époque, Lénine continuait au contraire la critique économique du capitalisme faite par Marx. Il soutint dans l'innombrables écrits que la science économique marxiste est parfaitement en mesure d'expliquer des phénomènes modernes comme les monopoles économiques et la lutte impérialiste pour les marchés coloniaux : il n'y avait donc à modifier aucune de ses théories fondamentales sur la nature du capitalisme, et sur l'accumulation de ses profits grâce à l'exploitation des salariés. En 1905, Lénine résume ces résultats dans "L'Impérialisme", oeuvre de vulgarisation qui reste un écrit fondamental de la littérature communiste. Cette attitude théorique est le point de départ de sa lutte politique contre l'opportunisme et les vieux chefs faillis dans la guerre impérialiste. Nous y reviendrons plus loin.

Dans le domaine plus étroitement russe, Lénine mena une autre lutte théorique, contre les falsificateurs bourgeois du marxisme. Rejetant le contenu politique et révolutionnaire du marxisme, ils prétendaient en accepter le système et la méthode économique et historique afin de démontrer qu'en Russie le capitalisme devait triompher de la féodalité : leur adhésion aux thèses marxistes sur le développement historique dissimulait mal leur projet de réprimer toute avance ultérieure du prolétariat.

Dans son oeuvre théorique, qu'il nous soit permis de l'observer, Lénine se présente donc comme le défenseur de l'indivisibilité des parties qui composent la doctrine marxiste. S'il repousse toute tentative d'en séparer les parties constituantes, il ne le fait certes pas par dogmatisme fanatique -personne ne mérite moins que lui cette accusation- puisqu'il s'appuie sur l'énorme quantité de faits et d'expériences que lui fournissait sa culture exceptionnelle de chercheur et de militant et que son génie éclairait de façon incomparable. Nous ne devons pas agir autrement que lui à l'égard de ceux qui isolent arbitrairement une partie du marxisme pour en disposer à leur gré, que ce soient (comme il y a quelques décades, non seulement en Russie, mais peut-être aussi en Italie, autre pays de capitalisme arriéré) des économistes bourgeois qui trouvent commode la méthode du matérialisme historique ; que ce soient des intellectuels attachés aux écoles philosophiques du néo-idéalisme et prétendant concilier cette philosophie avec les thèses sociales et politiques du communisme ; que ce soient enfin des camarades qui n'affirment leur accord avec la partie historico-politique du marxisme que pour mieux en déclarer caduque la partie économique, c'est-à-dire les doctrines qui sont à la base de l'interprétation du capitalisme. A diverses reprises, Lénine a étudié et critiqué des attitudes analogues et, appliquant brillamment le marxisme, il a montré que leur véritable origine se trouvait en dehors du processus d'émancipation prolétarienne, dans des intérêts qui lui sont opposés. De façon non moins brillante, il a prévu à temps le développement fatal de l'opportunisme vers une reddition plus ou moins directe à la cause ennemie. A sa suite, nous devons répondre à tous ceux qui condescendent à accepter nos opinions sous bénéfice d'inventaire, c'est-à-dire en établissant des distinctions bizarres et arbitraires qu'il nous ferait grand plaisir de rejeter tout en bloc. En effet, la plus grande force du marxisme est précisément de constituer une vue d'ensemble, qui est le reflet de tous les problèmes du monde naturel et humain, en même temps que des faits politiques et économiques, dans la conscience d'une classe révolutionnaire.

C'est dans la partie politique du marxisme, c'est-à-dire dans la théorie de l'Etat, du Parti et du processus révolutionnaire, que l'oeuvre de restauration de Lénine est la plus grandiose, ou du moins la plus universellement connue. Encore vaudrait-il mieux parler de partie programmatique, car elle inclut tout le processus économique qui commence avec la victoire révolutionnaire du prolétariat. Dans ce domaine, la réfutation triomphale des équivoques, des mesquineries et des préjugés, qu'ils viennent des opportunistes, des révisionnistes, des petits-bourgeois ou des anarcho-syndicalistes est encore plus passionnante et suggestive. Après Lénine, en politique, les polémiques se brisent dans les mains de tous nos contradicteurs proches ou lointains. Ceux qui les ramassent démontrent uniquement leur ignorance, c'est-à-dire leur absence de la lutte vivante du prolétariat aspirant à sa libération. Les thèses de Lénine sont autant de fragments de réalité fixés dans les termes d'une doctrine incomparablement vraie et vivante. Ce sont ses thèses des premiers Congrès de la nouvelle Internationale ; les discours, les programmes et les proclamations du parti bolchévik sur la voie de la victoire : c'est l'exposé patient et génial de "L'Etat et la Révolution" où Lénine rétablit la véritable signification des écrits classiques, la véritable méthode et la véritable pensée des maîtres du socialisme scientifique, démontrant que du "Manifeste" aux écrits concernant les révolutions de 1848, de 1852 et de la Commune de Paris, Marx et Engels n'ont jamais eu d'autres thèses que celles qu'il défend. Et cette oeuvre des maîtres qui accompagne l'avance historique du prolétariat mondial, Lénine la reprend en la rattachant aux luttes révolutionnaires de Russie, de la défaite de 1905 à l'écrasante revanche d'Octobre, douze ans plus tard.

Le problème de la signification de l'Etat, rappelle-t-il, doit être résolu dans le cadre de la doctrine historique de la lutte de classe : l'Etat est l'organisation de la force de la classe dominante née révolutionnaire mais devenue conservatrice dans ses positions. Pas plus qu'aucun autre phénomène, il ne faut considérer l'Etat comme une entité immanente et métaphysique justiciable de la définition et du jugement philosophique du réactionnaire ou de l'anarchiste. Aujourd'hui, nous avons l'Etat bourgeois qui représente la puissance du capitalisme, comme plus tard nous aurons l'Etat ouvrier, et enfin la disparition de tout Etat politique. Comme notre analyse scientifique nous permet de le montrer, toutes ces phases se succèdent dialectiquement dans le processus historique, chacune d'elle naissant de la précédente dont elle constitue la négation. Qu'est-ce qui sépare ces différentes phases ? Entre l'Etat de la bourgeoisie et celui du prolétariat se place nécessairement un point culminant de la lutte révolutionnaire vers laquelle la classe ouvrière est guidée par le parti communiste qui remporte la victoire en renversant par les armes le pouvoir bourgeois et en constituant le nouveau pouvoir révolutionnaire ; la première tâche de celui-ci est de détruire le vieil appareil d'Etat jusqu'au dernier reste et d'organiser par les moyens les plus énergiques la répression de toute tentative de contre-révolution.

Aux anarchistes, le marxisme répond que le prolétariat ne peut pas immédiatement supprimer toute forme de pouvoir, qu'il doit au contraire assurer "son" pouvoir. Aux sociaux-démocrates, que le moyen d'arriver au pouvoir n'est pas la voie pacifique de la démocratie bourgeoise, mais la guerre de classe, et elle seule. Lénine est notre maître à tous par sa longue lutte pour défendre cette position tant falsifiée du marxisme. Chez lui, la critique de la démocratie bourgeoise, la réfutation du mensonge légalitaire et parlementaire, la dérision du suffrage universel ou autres panacées semblables comme armes du prolétariat et de ses partis, tout cela retrouve la vigueur sarcastique et corrosive que la polémique de Marx et d'Engels nous a enseignée.

Puisant de façon magistrale aux sources de la doctrine, Lénine résoud tous les problèmes du régime prolétarien et du programme de la Révolution. "Il ne suffit pas de prendre simplement possession de l'appareil d'Etat", disaient Marx et Engels, commentant le "Manifeste Communiste", à de nombreuses années de distance, après la Commune de Paris. Par un faux théorique qui restera classique, les opportunistes en concluaient que l'on devait préparer légalement le pouvoir ouvrier à mesure que l'économie capitaliste évoluerait tranquillement vers le socialisme. Lénine vient démontrer tout le contraire : il faut "non seulement" s'emparer du vieil appareil d'Etat, mais le mettre en pièces et lui substituer la Dictature prolétarienne. Pas plus qu'elle ne s'instaure par les voies démocratiques cette dictature ne se fonde sur les "principes" de la démocratie que le philistin se figure immortels. Elle exclut au contraire les membres de la bourgeoisie vaincue de la nouvelle liberté, de la nouvelle égalité politique comme Lénine lui-même se plaisait à le dire en donnant au mot un sens plus étymologique qu'historique, de la nouvelle "démocratie prolétarienne". Dans des propositions d'une évidence limpide et d'une cohérence théorique magnifique, Lénine a montré que c'était là le seul fondement réaliste de la liberté de vivre et de gouverner pour la classe ouvrière. Dénoncera qui veut la suppression de la liberté d'association et de presse pour les agents inconscients ou stipendiés de la restauration anti-prolétarienne : après Lénine, il sera nécessairement écrasé dans la polémique ; dans la pratique, il y aura toujours, espérons-le, assez de plomb de la Garde Révolutionnaire pour remédier à son peu de sensibilité aux arguments théoriques.

En ce qui concerne maintenant les tâches économiques du nouveau régime, Lénine explique à la fois (non seulement pour la Russie, mais d'une manière générale) le caractère nécessairement graduel des transformations, et la véritable nature de leur opposition avec l'économie bourgeoise privée dans le domaine de la production, de la distribution et de toutes les activités collectives.

Là aussi, le lien avec les sources les plus authentiques de la doctrine marxiste est net et direct : on se souvient des réponses de Marx aux mille confusions et banalités des adversaires bourgeois ou des disciples de Proudhon, de Bakounine et de Lassalle, et de la meilleure polémique de la gauche marxiste contre le syndicalisme sorélien. Après la conquête du pouvoir, il subsistera une bourgeoisie qu'il faudra réprimer par la dictature ; dans le prolétariat et surtout le semi-prolétariat, il y aura toujours des éléments récalcitrants qu'il faudra plier à la discipline et à la loi ; par ses décrets, le nouveau pouvoir réalisera également dans les faits économiques "l'intervention despotique" dont parle le "Manifeste". N'est-il pas alors contradictoire d'affirmer qu'il devra "attendre" pour supprimer certaines formes capitalistes dans des secteurs donnés de l'économie ? Lénine montre que la contradiction n'est qu'apparente, et il la résoud d'une façon logique et définitive dans un magnifique programme révolutionnaire qui adhère totalement à la réalité, et qui n'a pas peur de le faire, parce qu'il n'a pas peur non plus de détruire tout ce qui, dans le réel, a atteint le moment de la disparition et de la mort, au terme d'une évolution et de révolutions implacables.

La condition nécessaire de toute cette lutte rénovatrice contre les déviations ouvriéristes et syndicalistes est le parti politique de classe, marxiste et centralisé, d'une discipline presque militaire dans les moments suprêmes de la lutte. Lénine en définit le rôle, et polémiquant contre les opportunistes, montre que la politique de la classe révolutionnaire n'est pas vile manoeuvre parlementaire, mais stratégie de guerre civile, mobilisation pour l'insurrection finale, préparation à la gestion du nouvel ordre social.

Après les "douleurs de l'enfantement" du nouveau régime, pour reprendre une expression classique d'Engels, c'est-à-dire après l'époque où l'avant-garde révolutionnaire doit consentir les sacrifices indispensables, on arrive à une société sans Etat et sans contraintes, à une économie fondée sur la satisfaction maxima des besoins de chacun de ses membres, enfin à une complète liberté de l'homme, non comme individu, mais comme espèce vivant dans une société régie par la solidarité, parce qu'elle s'est rationnellement assujettie les forces et les ressources de la nature. Cette prévision qui couronne le magistral édifice est une certitude scientifique, non le produit des impatiences mystiques de penseurs impuissants.

A Lénine, nous devons donc la restauration non seulement de notre programme, mais de notre critique du monde en général et du régime bourgeois en particulier. L'ensemble constitue une élaboration théorique achevée de l'idéologie propre au prolétariat moderne.

LE REALISATEUR DE LA POLITIQUE MARXISTE

On ne peut pas examiner l'oeuvre théorique de Lénine indépendamment de son oeuvre politique. Les deux choses se mèlent continuellement, et nous ne les avons séparées que pour la commodité de l'exposé. En même temps qu'il restaurait la conception et le programme révolutionnaires du prolétariat, Lénine

en devint un des principaux chefs politiques, et il appliqua pratiquement, dans la lutte de classe, les principes qu'il défendait sur le terrain de la critique doctrinale. Le champ de cette immense activité à laquelle il consacra une vie trop brève, loin de se limiter à la Russie, s'étend à tout le mouvement prolétarien international.

Considérons tout d'abord la lutte politique de Lénine en Russie au cours des trente années précédant la révolution qui fit de lui le chef du premier Etat ouvrier de l'histoire. Des adversaires de toutes tendances ont voulu nier la continuité et l'unité qui existe entre la grande tâche historique accomplie par Lénine en Russie et sa doctrine marxiste. La révolution d'octobre ne serait pas, selon eux, la réalisation du programme politique du prolétariat de l'Occident capitaliste et "civilisé", ni une victoire effective du socialisme connu dans les pays modernes et développés. Ce serait un phénomène historique hybride propre à la Russie arriérée ; un mouvement, une révolution, un gouvernement de type "asiatique" qui n'auraient pas le droit de se réclamer du prolétariat mondial et de sa mission historique ; celui-ci n'aurait donc pas non plus le droit de considérer Octobre 1917 comme sa première victoire, comme la preuve historique que la réalisation de ses idéaux révolutionnaires est possible.

Le bourgeois occidental dit tout cela pour se rassurer sur le danger de "contagion bolchévique" ; le social-démocrate opportuniste,pour ne pas être contraint de reconnaître la liquidation de son programme de collaboration de classes, et de ses perspectives d'évolution légale et pacifique, toutes choses qu'il présente sans vergogne comme l'apanage du prolétariat avancé des pays "les plus civilisés". Quant à l'anarchiste, il préfère attribuer les formes coercitives de la révolution à la nature du peuple russe et aux traditions de l'absolutisme, ce qui le dispense de voir dans l'Octobre 1917 la preuve évidente, à crever les yeux, de la nécessité inéluctable de ces formes.

Rien de plus stupide que toutes ces thèses. Lénine exprime le contenu international, mondial de la révolution russe, on pourrait même dire son contenu occidental, si par Occident on entend l'ensemble des peuples de race blanche affligés des plus modernes délices du capitalisme industriel. Les faits le démontrent à l'évidence, sans compter tous les arguments qui militent en faveur de la prévision marxiste selon laquelle tous les pays connaîtront l'avènement du prolétariat et du communisme.

Vladimir Iliitch Oulianov naît en 1870. Vingt ans plus tard, il entre dans la lutte politique en Russie. Les première armes du futur grand Chef prolétarien remontent donc à 1890 : que signifie cette date ? Longtemps auparavant, pendant des décades, il a existé en Russie un mouvement révolutionnaire dont les formes furent diverses. Il avait été suscité par la survivance de l'absolutisme et du féodalisme, déjà abattus dans le reste de l'Europe par les révolutions démocratiques bourgeoises. Visant à abattre le régime tsariste, il cherchait avec peine à préciser le contenu positif de son opposition.

La bourgeoisie capitaliste naissante, la moyenne bourgeoisie et ses intellectuels, enfin toutes les autres couches qui supportent la charge intolérable des privilèges de l'aristocratie, du clergé, des hauts fonctionnaires, des officiers participent à ce mouvement chaotique, mais héroïque, que la répression féroce du gouvernement tsariste ne fit jamais plier. Les bolchéviks, disons-le tout de suite, ne renient nullement ce qu'ils doivent aux meilleures traditions de ce mouvement des années 1860 et 1880. Cependant, à l'intérieur de ce vaste cadre, Lénine et le bolchévisme représentent l'apport d'un coefficient particulier et original destiné à prévaloir sur

tous les autres. C'est que la date d'entrée de Lénine dans l'arène politique, l'année 1890, coïncide avec l'apparition de la classe ouvrière en Russie. Les capitaux, les machines, la technique industrielle de l'Occident ont franchi les frontières de la Sainte Russie des Tsars qui semblaient séparer deux mondes différents, mais n'ont pu résister à l'expansion impétueuse du capitalisme moderne. Celui-ci pénètre dans le pays ; de grandes usines apparaissent et avec elles dans quelques centres urbains peu importants tout d'abord, apparaît également un véritable prolétariat industriel.

Déjà avant Lénine et les autres marxistes sociaux-démocrates russes, les chefs intellectuels de l'opposition au tsarisme avaient anxieusement recherché dans les idéologies et la littérature des mouvements révolutionnaires les matériaux de leurs programmes et de leurs revendications. L'émigration continuelle des proscrits vers les centres intellectuels de l'étranger, et aussi la grande facilité d'assimilation de la race slave, ont intensifié cette importation idéologique. Mais il ne s'agissait pas seulement d'importer des idéologies : il fallait trouver celle qui correspondait au développement réel des conditions sociales russes, et trouvait en elles une base de classe concrète. Comme théorie, le marxisme pénètre à son tour en Russie avec Plékhanov qui précède chronologiquement Lénine et qui fut en son temps un des meilleurs marxistes et le maître de Lénine lui-même.

En même temps qu'il s'arme de l'ensemble des doctrines élaborées par le mouvement prolétarien avancé d'Occident, Lénine est le premier à développer une activité politique au sein de la classe ouvrière naissante de Russie, s'attachant aux questions concrètes de la vie dans les usines et formulant la fonction originale qu'elle doit remplir dans le cadre de la vie russe. Dernière arrivée et statistiquement négligeable dans l'immense population de l'Empire tsariste, la classe ouvrière apparaît à Lénine comme le protagoniste de la révolution inéluctable. Sa fonction, son apport ne pouvaient donc être "spécifiquement russe" : c'est au contraire la pénétration des instruments et des conditions du grand capitalisme en provenance de l'Occident qui les ont rendus possibles ; et celle-ci à son tour a permis l'assimilation de la féconde critique du capitalisme, depuis longtemps élaborée à l'étranger par le marxisme, et de la méthode d'interprétation des sociétés et des époques historiques les plus variées particulière à la classe prolétarienne ; bref, c'est la pénétration du capitalisme qui a permis la pénétration en Russie du matérialisme historique et de la critique marxiste de l'économie bourgeoise nés en Occident.

Une polémique journalistique imbécile nous avait déjà présenté un Lénine mongol et mystique ; elle pourrait maintenant nous le servir en professeur allemand et en instrument du pangermanisme. A son époque, les ignorants avaient bien déjà traité Karl Marx, chez qui Lénine trouva toute élaborée la mentalité dont il avait besoin, d'agent de l'Allemagne. Or il avait tiré la plupart des matériaux de sa doctrine économique du pays où le capitalisme avait atteint le premier un tel développement économique, l'Angleterre ; en politique, il utilisa surtout les données de la révolution française, la plus caractéristique des révolutions bourgeoises. Marx et Lénine vécurent tous deux de longues années en dehors de leur pays natal, et comme tous les grands révolutionnaires, ils présentent l'un et l'autre des caractéristiques psychologiques opposées à celles de leur nation. Rien ne contraste davantage avec le pédant universitaire allemand classique que le type mental brillant et vibrant de Karl Marx, qui n'avait cependant rien à lui envier pour la ténacité au travail et la préparation intellectuelle. De même, rien n'est plus opposé à l'inertie contemplative et mystique du Russe que le réalisme, la précision et le travail intensif de Lénine, formidable machine humaine à haut rendement. Marx était juif, il est vrai ; si c'était vraiment un défaut,

on ne pourrait même pas l'imputer à Lénine. Mais ce ne sont là que les arguments ultimes pour montrer que ces deux colosses ont représenté non pas un peuple quelconque, mais un mouvement à qui personne ne peut dénier son caractère mondial.

Pour retracer tout le rôle historique de Lénine dans la lutte politique en Russie, il faudrait exposer l'histoire complexe du parti bolchévique et de la plus grande révolution connue, ce qui est impossible ici.

La figure de Lénine se dessine tout d'abord avec relief dans sa critique de toutes les positions théoriques et politiques des autres mouvements anti-tsaristes, et en particulier de ceux qui proposaient des théories hybrides aux classes travailleuses en lutte. Lénine est impitoyable pour toutes ces formes d'opportunisme et dans la lutte contre elles, il ne recule devant aucune conséquence.

Au libéralisme politique bourgeois qui tend à se répandre dans le prolétariat russe par l'intermédiaire d'intellectuels forcément révoltés contre l'ordre régnant, il oppose une idéologie de la classe ouvrière. Un des chefs populistes avait déclaré que "le prolétariat était d'une grande importance pour la révolution". Cela exprimait bien l'intention de la bourgeoisie de "se servir" des masses prolétariennes pour renverser l'absolutisme, afin d'établir ensuite sa propre domination aussi et surtout sur le prolétariat, comme un siècle plus tôt en France. La riposte de Lénine est que la classe ouvrière ne servira pas à faire la révolution des bourgeois ; en Russie, la révolution sera faite par la classe ouvrière pour elle-même.

Cette géniale intuition historique de Lénine s'appuyait sur une étude complète de l'économie russe, de sa nature et de son degré de développement. Ce fut elle qui l'arma contre toutes les falsifications du programme révolutionnaire et contre les divers partis et groupes opportunistes. En même temps que ce marxisme bourgeois dont nous parlions plus haut, Lénine combattit l'"économisme" qui voulait abandonner la lutte anti-tsariste à la bourgeoisie et cantonner le prolétariat dans une action pour améliorer ses conditions économiques, ce qui revenait à renvoyer la formation du parti politique ouvrier au moment où la bourgeoisie aurait conquis le pouvoir et les "libertés politiques". Dans cette lutte théorique que Lénine mena aux alentours de 1900, on trouve déjà le contenu de ses campagnes ultérieures contre le révisionnisme bernsteinien international d'avant-guerre, contre le socialpatriotisme de 1914 et contre le menchévisme d'après-guerre.

En 1903, au Congrès de Londres, Lénine annonce la scission du Parti social-démocrate russe, qui du point de vue organisationnel formel ne se produira cependant que plus tard. En apparence, le désaccord portait sur des questions d'organisation intérieure au reste très importantes pour un parti illégal luttant sous une réaction féroce ; en réalité, comme l'avenir le prouva, il concernait le fond même des problèmes. Lénine a voulu et implacablement préparé cette scission. C'est lui qui prononça alors la phrase fameuse : "avant de s'unir, il faut se diviser". Elle résume un de ses plus grands enseignements : jamais le prolétariat ne remportera la victoire s'il ne sait pas se libérer des traîtres, des incapables et des hésitants ; on n'a jamais assez de courage quand il s'agit d'amputer le parti révolutionnaire de ses membres malsains. Naturellement, Lénine fut traité de désorganisateur, de sectaire, de centralisateur et d'autocrate. Il se contentait d'en rire : c'est toujours ce que disent les opportunistes quand on évente leurs manoeuvres. Les appels à l'unité ne sont que réthorique vide pour les marxistes tant qu'ils ne correspondent pas à des directives homogènes et claires.

Avant d'arriver à la dissension irrémédiable et retentissante des années de guerre, le parti social-démocrate russe a connu toute une série de désaccords : l'oeuvre clarificatrice de Lénine se poursuit tout ce temps, visant l'avenir, accumulant les véritables conditions de la future victoire révolutionnaire. Exilé à l'étranger, Lénine ne recueille bien souvent que les rares adhésions des simples ouvriers qui l'entourent, lui et son petit groupe de fidèles. Cependant, il ne doute jamais de l'issue finale de la lutte. L'avenir devait lui donner raison : les petits groupes deviendront, en 1917, des milliers et des milliers de prolétaires qui battront le tsarisme et le capitalisme ; sept ans plus tard, ce seront des millions d'hommes qui défileront en un cortège interminable devant la dépouille mortelle de leur chef.

Nous ne pouvons pas nous occuper plus à fond ici des "liquidateurs" qui, après 1905, voulaient renoncer aux formes illégales du parti sous le prétexte que le tsar avait accordé un semblant de constitution : ni du parti socialiste-révolutionnaire, de son programme et de ses méthodes petites-bourgeoises qui mettaient au premier plan la paysannerie, prétendant qu'en Russie le problème central de la Révolution n'était pas l'abolition du capitalisme privé. La critique du parti bolchévik s'exerça non seulement contre ces deux courants, mais aussi contre les anarchistes, les syndicalistes et tant d'autres écoles politiques d'inégale importance s'agitant dans le kaléidoscope de la période pré-révolutionnaire.

Dans cette lutte, Lénine crée le parti, le magnifique instrument de lutte qui en 1917 devait répondre si brillamment aux exigences révolutionnaires. Bientôt l'heure n'est plus à la critique polémique et à la patiente préparation organisationnelle, mais à la lutte ouverte. Alors les forces révolutionnaires s'unissent autour de ceux qui, si souvent, furent des scissionnistes : les soldats fatigués de la guerre, les paysans pauvres tombent sous l'influence du parti de l'avant-garde ouvrière. Les Soviets, qui sont apparus en 1905, au cours de la première grande lutte révolutionnaire où le bolchévisme se soit trempé et affirmé, les Soviets reconstitués s'orientent vers le parti de Lénine. A ce moment de l'action, les qualités de celui-ci prennent un relief saisissant et se prêteraient facilement à n'importe quelle forme d'amplification. Pour nous marxistes, ce qui se produit n'est pourtant que le couronnement mystique nécessaire de sa préparation achevée des conditions révolutionnaires dans tous les domaines. Lors de l'insurrection de juillet, Lénine, après un moment de tentation, affirme résolument que le moment n'est pas encore venu de jouer le tout pour le tout. Par contre, dans les journées d'Octobre, seul ou presque, il comprend que ce moment est arrivé et qu'il ne faut pas le laisser passer. Et frappant le coup décisif d'une main infaillible, il encadre dans une magnifique manoeuvre de parti la crise formidable où les classes antagoniques s'affrontent ouvertement, et dont le prolétariat sortira victorieux.

La critique théorique de la démocratie et du libéralisme bourgeois culmine dans l'action pratique au moment où les ouvriers dispersent par les armes ce "ramassis de gredins" qu'est l'Assemblée Constituante démocratiquement élue ! Le mot d'ordre de Lénine "Tout le pouvoir aux Soviets" l'a emporté. La dictature du prolétariat théorisée par Karl Marx fait son entrée terrifiante dans la réalité historique. En dépit de ses nombreux efforts, la contre-révolution ne vaincra pas ; elle reculera devant une Terreur révolutionnaire implacable, ne réussissant à exploiter contre le gouvernement de Lénine ni les difficultés économiques qui s'accumulent en Russie, ni même les insuccès du prolétariat des autres pays. Dans cette nouvelle phase, l'oeuvre de Lénine et de son parti change d'aspect sans devenir moins ardue et celui-ci acquiert de plus en plus de force et d'expérience.

Nous n'avons dit que peu de choses sur Lénine réalisateur de la politique marxiste en Russie, et il nous reste à examiner toute son activité internationale. Là aussi sa lutte est à la fois théorique, politique et organisative.

Pas encore aussi connu des grandes masses que les leaders traditionnels de la II° Internationale, Lénine anime, au sein de celle-ci, un courant de gauche luttant contre le révisionnisme. Si le Congrès de Stockholm vote une motion préconisant la grève générale en cas de guerre, c'est à lui qu'on le doit.

La guerre survient et Lénine est le premier à comprendre que sa faillite honteuse du 4 Août 1914 a détruit à jamais la II° Internationale. Au sein de l'opposition socialiste à la guerre qui se réunit à Zimmerwald et Kienthal se forme une gauche qui se rallie à la formule léninienne de "transformation de la guerre impérialiste en guerre civile". On va vers la fondation d'une nouvelle Internationale. Ayant désormais affermi sa doctrine sur des bases marxistes solides et donné un exemple grandiose de politique prolétarienne avec la victoire du parti communiste russe, celle-ci se constitue en 1919 dans la capitale du premier Etat prolétarien.

Après la restauration de la théorie prolétarienne, l'oeuvre de la Troisième Internationale s'affirme dans l'application de mesures concrètes pour se débarasser des opportunistes de tous les pays : réformistes, sociaux-démocrates centristes de toutes catégories se voient expulsés des rangs de l'avant-garde ouvrière mondiale. L'oeuvre de régénérescence se développe dans tous les vieux partis, et les bases des nouvelles organisations révolutionnaires du prolétariat se constituent. Lénine guide la difficile opération d'une main de fer, dissipant les hésitations, combattant les faiblesses.

Plus loin, nous dirons quelques mots des raisons qui font que cette lutte gigantesque n'a pas encore remporté dans tous les pays une victoire définitive, et, sur bien des fronts, ne tourne pas en notre faveur au moment où Lénine nous quitte.

L'oeuvre politique de la nouvelle Internationale présente quelques autres aspects essentiels sur lesquels il faut nous arrêter. La restauration théorique du marxisme conduisait tout naturellement aux conclusions fondamentales du premier Congrès constitutif en matière de programme, et à une bonne partie des doctrines que l'on trouve mieux élaborées au Second Congrès (1920), le meilleur de l'Internationale. Telles sont les conditions d'admission dans les partis communistes, les thèses sur le rôle du parti communiste, sur la signification des Conseils d'ouvriers et de paysans et sur le travail des communistes dans les syndicats. Mais d'autres questions ont également été traitées, d'une façon plus originale, quoiqu'aussi fidèle aux lignes générales de la méthode marxiste et qui fait particulièrement ressortir les plus graves lacunes du mouvement socialiste traditionnel. Tel est le cas de la question nationale et coloniale.

L'Internationale avait condamné théoriquement et pratiquement le social patriotisme et ses sophismes sur la défense nationale et la guerre pour la démocratie, la liberté et la restauration du principe bourgeois de la nationalité. Ceci réaffirmé sans équivoque possible, elle apprécie dialectiquement l'importance des forces sociales et politiques qui s'opposent aux principaux impérialismes là où n'existe pas encore un prolétariat moderne développé, c'est-à-dire dans les colonies et les petits pays soumis aux grandes métropoles. Elle réalise ainsi une synthèse politique géniale de la lutte de classe du prolétariat européen et en général avancé contre les grands Etats

bourgeois et les mouvements de rébellion des peuples d'Orient et des colonies, le concours de toutes ces forces devait ébranler le système de défense du capitalisme mondial jusque dans ses fondements. Cette position conserve au prolétariat sa fonction de direction et d'avant-garde ; elle ne modifie en rien son idéologie ni son but final, qui reste la dictature de classe. Elle ne fait pas davantage de concessions aux promesses théoriques et politiques éphémères et fausses des nationaux-révolutionnaires petits-bourgeois des pays coloniaux ou semi-coloniaux auxquels, le moment venu, les partis prolétariens et communistes devront arracher la direction du mouvement. Cette délicate question historique ne sort pas du cadre de la dialectique révolutionnaire, à condition d'être confiée à des forces politiques solidement marxistes. Par contre, il n'est pas exclu qu'elle puisse devenir dangereuse si on voulait la présenter comme un nouveau mot d'ordre par lequel l'Internationale se distinguerait du rigorisme excessif de la gauche marxiste classique. Mais cela, seuls des opportunistes qui, dans on ne sait quelle intention, n'auraient pas renoncé à vivre en marge de l'Internationale peuvent le dire. Dans les termes théoriques que Lénine donna au problème et sous sa direction politique, aucun danger de cette sorte n'était à redouter : cette position prouvait une intensification de l'action révolutionnaire mondiale, et non pas son atténuation.

De la question agraire nous dirons plus loin quelques mots. Mais même la position prise par le Second Congrès ne fait, au fond, que remettre en lumière le véritable point de vue marxiste sur les problèmes de l'économie agricole. Dans ce domaine aussi, Lénine nous avait donné de remarquables travaux théoriques. Politiquement, l'Internationale résoud finalement le problème que les opportunistes trouvaient commode d'éluder. Sous le prétexte que le prolétariat industriel est le principal moteur de la révolution, ceux-ci préféraient en effet flatter une prétendue "aristocratie" ouvrière pour l'entraîner à une alliance avec le capital que de s'occuper du prolétariat agricole.

La doctrine agraire de la Troisième Internationale se fonde sur l'A.B.C. du marxisme qui distingue clairement l'entreprise agricole mécanisée et moderne ; la petite entreprise traditionnelle et enfin la petite unité économique entrant dans le cadre purement juridique de la grande propriété appartenant à un seul maître, mais exploitée par plusieurs familles de paysans. L'Internationale Communiste avait déjà expliqué que la transformation socialiste s'effectuerait graduellement dans l'économie en général. Dans l'agriculture, cela devait se traduire dans le fait que la dictature prolétarienne ne se proposait pas d'appliquer les mêmes mesures aux différents stades économiques. Le programme de socialisation ne concernait que les entreprises analogues à celles de l'industrie, c'est-à-dire celles du premier type. Pour le troisième (la petite unité économique du latifondium), le programme était d'éliminer le grand propriétaire et de remettre la terre aux familles paysannes en attendant qu'aient mûri les conditions techniques d'une culture centralisée et mécanisée. De cette analyse théorique, on pouvait aisément déduire les rapports politiques que le prolétariat devait établir avec les classes paysannes : complète solidarité de classe avec les salariés des entreprises mécanisées ; alliance avec les paysans pauvres, exploitants directs du sol ; rapports éventuels et à déterminer avec les paysans moyens. Cette politique permettait d'obtenir de la seconde catégorie une aide essentielle à la révolution sans affaiblir en rien la fonction dirigeante du grand prolétariat urbain. Au reste, la Constitution soviétique confirme cette prééminence en donnant moins de poids à la représentation des paysans qu'à celle des ouvriers qui fournissent la plus grande partie du personnel au nouvel appareil d'Etat.

Là aussi les exagérations et les équivoques deviennent plus que possibles pour peu que l'on oublie les tâches révolutionnaires essentielles : voyez les tendances "paysannes" qui engendrent l'opportunisme dans le parti communiste français et qui ont mérité les reproches vigoureux du camarade Trotsky. Il n'y a pas lieu d'affirmer que les thèses agraires de l'Internationale apportent des solutions nouvelles et imprévues par rapport à la ligne fondamentale du marxisme : l'oeuvre de l'Internationale n'a pas besoin de cela pour se grandir, et cela ressemble à un appât tendu à des courants douteux. Il n'y a pas davantage de raisons de présenter le bolchévisme et le léninisme comme une doctrine à part qui serait une idéologie révolutionnaire du prolétariat allié aux paysans, comme le camarade Zinoviev semble vouloir le faire, et même si cela ne cache aucune divergence de fond. Pour les courants opportunistes sinon dans les intentions de notre camarade, cela pourrait fournir une formule théorique pour camoufler un éventuel repli historique de la révolution prolétarienne de Russie. Or, une des plus belles traditions du parti bolchévik est précisément d'avoir confié au prolétariat et non pas à la paysannerie comme le voulaient les socialistes-révolutionnaires, le soin d'appliquer le point "volé" à leur programme : la paysannerie en effet ne peut pas s'émanciper par ses propres forces, seul le prolétariat peut la guider vers la libération ...

Je ne peux ici que donner un aperçu de telles questions ; mais les camarades connaissent, ou peuvent consulter ma brochure de vulgarisation sur la "question agraire", et mieux encore, les thèses du 2° congrès de notre parti sur cette même question, qui représentent une première prise de position des communistes italiens sur la plate-forme que j'ai tenté de rappeler brièvement.

LE PRETENDU OPPORTUNISME TACTIQUE DE LENINE

Le point le plus délicat et le plus difficile quand on étudie la figure de Lénine concerne ses critères tactiques, que nous allons maintenant aborder. La tactique n'est pas une question indépendante de la doctrine, du programme et de la politique générale. C'est essentiellement pour cette raison que nous repoussons de toutes nos forces l'interprétation selon laquelle, dans la pratique, Lénine aurait fait les concessions fatales à une équivoque nécessité de souplesse, à une diplomatie cauteleuse et à ce que le boutiquier et le philistin appellent "réalisme". La vérité est que nul n'a su mieux que Lénine fustiger l'opportunisme dont Engels, comme s'il prévoyait les déviations bernsteiniennes, a dit qu'il consiste à sacrifier la vision et la préparation des buts finaux du programme au succès dans les petites questions quotidiennes, ce qui en constitue historiquement la première définition.

Le bourgeois insiste sur cette note fausse pour faire parade d'on ne sait quelle revanche sur l'"utopisme" stupidement attribué à Lénine et à son école. L'opportunisme fait de même pour des raisons analogues et l'anarchiste pour pouvoir prétendre que lui seul est capable -quelle illusion !- de garder en toutes circonstances l'attitude intégralement révolutionnaire ! Pour de multiples raisons, nous ne pouvons exposer ici toute la question de la tactique communiste qui demanderait d'amples développements. Nous voulons seulement faire quelques observations sur la tactique et la manoeuvre politiques de Lénine et revendiquer ce qui est le véritable caractère de son oeuvre. Demain, un débat de cette nature peut devenir de première importance, car il n'est pas exclu, et nous verrons pourquoi, que certains se mettent à invoquer un prétendu enseignement de Lénine qui, perdant de vue l'unité de son oeuvre, n'en serait que le travestissement. Entre le Lénine rigide et implacable des années de discussion et de préparation et celui inépuisable des

multiples réalisations révolutionnaires, il n'existe en effet pas la moindre discordance.

Comme plus haut, nous examinerons la tactique de Lénine d'abord comme chef de la révolution russe, puis comme chef de l'Internationale communiste. Il y aurait beaucoup à dire sur ce que fut la tactique du parti bolchévique avant la révolution. Nous avons déjà retracé son oeuvre programmatique et critique : il resterait à traiter son comportement à l'égard des partis voisins dans une série de situations contingentes avant la grande action autonome de 1917. Les communistes russes ne prennent jamais position sur les problèmes de la tactique internationale sans invoquer ces exemples, et c'est là en effet une matière très importante dont il faut tenir exactement compte indiscutablement, ce qu'on ne manquera jamais de faire dans les débats de l'Internationale.

Limitons-nous à rappeler un épisode de première importance et qui suscita à l'époque des dissensions parmi les camarades russes eux-mêmes, cette paix de brest-Litowsk de 1918 avec l'Allemagne impérialiste, principalement voulue par la clairvoyance de Lénine. Constituait-elle un compromis avec le militarisme du Kaiser et des capitalistes ? Oui, si l'on juge d'un point de vue superficiel et formel ; non, si on applique un critère dialectique et marxiste : la politique dictée par Lénine dans cette occasion tenait vraiment compte des suprêmes nécessités révolutionnaires. Il s'agissait de mettre en relief l'état d'esprit qui avait provoqué le grand élan révolutionnaire des masses russes, leur désertion des fronts de la guerre étrangère pour renverser l'ennemi intérieur ; propager ce défaitisme jusque dans les rangs de l'armée allemande, comme ce fut fait dès le début avec la fraternisation. Tel était le critère de Lénine et l'avenir lui a donné raison à lui, et non à ceux qui jugeaient superficiellement qu'on devait continuer la lutte contre l'Allemagne militariste, ne se souciant ni de considérations programmatiques à longue échéance, ni de considérations pratiques immédiates (elles coïncidaient, pour une fois, ce qui n'est pas toujours le cas et rend alors le choix tactique très difficile), c'est-à-dire de la certitude de la défaite pour des raisons de technique militaire. Dans ses mémoires, le général Ludendorff a déclaré que l'effondrement du front allemand après une série de victoires militaires retentissantes et à un moment où la situation était techniquement bonne à tous égards ne s'explique que par des raisons morales, c'est-à-dire politiques : les soldats n'ont plus voulu se battre. C'est que tout en parlant le langage diplomatique avec les envoyés du Kaiser, la politique génialement révolutionnaire de Lénine avait su réveiller sous l'uniforme du soldat discipliné le prolétaire allemand exploité, conduit au massacre dans l'intérêt de ses oppresseurs.

Brest-Litowsk a sauvé la révolution russe des attaques du capitalisme allemand. Il est vrai que celui de l'Entente s'empressa de se substituer à lui et que sa haine de la révolution n'était pas moindre : mais alors, les bolchéviks avaient gagné les quelques mois nécessaires pour faire de l'Armée rouge un rempart invincible. Bien plus, Brest-Litowsk a déterminé la défaite de l'Allemagne en Occident, et c'est bien à tort qu'on l'a imputée à l'habileté stratégique des Foch ou des chefs militaires de l'Entente, dont la guerre a démontré cent fois l'infériorité professionnelle.

Nous en venons maintenant à l'argument sur lequel on insiste le plus pour présenter Lénine comme l'homme des concessions et des transactions : la Nouvelle Politique Economique russe.

Nous avons rappelé plus haut le caractère graduel et international des transformations économiques après la révolution prolétarienne, ainsi que la

signification théorique et politique des rapports que les prolétaires industriels de Russie devaient logiquement établir avec les classes paysannes. Nos adversaires rétorquent qu'au lieu d'une lente progression vers l'économie socialiste et communiste, il y a eu un véritable recul sur des positions dépassées, un rétablissement de formes purement bourgeoises et qu'on avait espéré abolir, enfin des concessions au capitalisme mondial à qui on avait déclaré une guerre sans merci. Cela démontre que Lénine et les communistes se sont convertis à la pratique opportuniste qu'ils avaient bruyamment reprochée aux autres.

Nous soutenons au contraire qu'on ne peut pas parler d'opportunisme à propos de la N.E.P. En effet, cette vaste manoeuvre tactique a été conduite sans jamais perdre de vue les intérêts supérieurs de la révolution, sans jamais renoncer à la victoire finale sur les formidables et multiples résistances du capitalisme. Cela est prouvé par l'argumentation théorique de Lénine lorsqu'il la proposa, par son application pratique, qu'il dirigea de près jusqu'en 1922, et par la façon magnifique dont Léon Trotsky posait le problème dans son important discours du IV° Congrès mondial.

Dans une première période, le problème fondamental de la révolution russe a été la lutte militaire, qui continuait directement l'offensive révolutionnaire d'Octobre. Il fallait en effet repousser les contre-offensives mutiples des forces réactionnaires non seulement sur le front politique intérieur, mais sur tous ceux que les bandes blanches soutenues par les puissances bourgeoises petites et grandes avaient militairement organisés. Cette lutte épique que nous n'avons pas ici à retracer ne sera pratiquement terminée qu'à la fin de 1920. L'armée et la police rouges s'y comportèrent de façon si brillante et décidée que personne ne se hasardera à parler de compromis et de renoncement à la lutte. La politique du premier Etat ouvrier et paysan exprime l'antagonisme mondial du prolétariat et du capitalisme et rien n'autorise jusqu'ici à supposer qu'elle perdrait de sa décision si celui-ci venait à s'aiguiser de nouveau, ou pour mieux dire, à reprendre une forme militaire. Dans la période de la guerre civile, la construction du socialisme apparaissait comme un problème secondaire. Ce qui importait tout d'abord était d'empêcher d'une part que la conquête politico-militaire du prolétariat puisse être renversée et d'autre part de provoquer l'extension de la victoire révolutionnaire aux autres pays. Au début de 1921, il est clair que la révolution européenne est au moins momentanément remise, le capitalisme passant partout à l'offensive contre les organisations prolétariennes. Par ailleurs, les puissances bourgeoises renoncent à renverser par la force le régime des Soviets. Une phase nouvelle commence. Il ne s'agit plus seulement de vivre mieux et de mener la lutte dont la nécessité même, devant le danger d'une restauration bourgeoise et tsariste, a maintenu ensemble les différentes classes révolutionnaires ; mais il s'agit d'organiser, de façon seulement contingente et transitoire, l'économie d'un pays comme la Russie où la force politique du capitalisme et des autres formes réactionnaires (comme le féodalisme agraire) a été battue surtout par l'absence de conditions techniques, économiques et sociales après sept années de guerre, de révolution et de blocus ; on ne peut donc pas parler de constitution d'un régime économique pleinement socialiste. Sous le prétexte qu'on ne pouvait pas instaurer d'un coup le communisme, fallait-il donc convoquer les représentants des hordes blanches vaincues et dispersées, et leur rendre le pouvoir pour qu'ils administrent le pays en une économie bourgeoise ? Pouvait-on remédier aux difficultés de la situation en supprimant l'armée et le pouvoir révolutionnaires, et en faisant appel aux mystérieuses initiatives "libres et spontanées du peuple", comme disent les anarchistes sans comprendre qu'ils proposent exactement la même chose ? Ce sont là des positions à laisser aux fous ou aux simples d'esprit.

L'analyse marxiste qui guide Lénine et les bolchéviks vers la difficile solution est bien autrement claire et courageuse.

Une nécessité politique et militaire avait "imposé", dans cette première période, un ensemble de mesures économiques qui n'étaient pas adoptées pour elles-mêmes mais pour briser la résistance de certaines classes et couches sociales. Cet ensemble de mesures est défini par Lénine comme le "communisme de guerre". Ne pouvant prendre de demi-mesures, on bouleversa de fond en comble l'administration de l'industrie russe, qui était cependant très concentrée, pour un pays arriéré ; on expropria non seulement les grands propriétaires terriens, mais même les paysans moyens parce qu'ils formaient une couche contre-révolutionnaire qu'il fallait mettre hors de combat ; enfin on monopolisa le commerce des grains, parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'assurer le ravitaillement des villes et de l'armée sans se demander si l'Etat prolétarien serait en mesure de substituer à ces formes abolies par nécessité l'organisation socialiste.

Cette période terminée, le problème économique venait au premier plan, et il fallait donc trouver des solutions nouvelles et diverses. Seuls des préjugés pseudo-révolutionnaires peuvent empêcher de le comprendre. Dans la société russe, dit Lénine, existent les formes économiques les plus variées : le régime agraire patriarcal ; la petite production agricole mercantile ; le capitalisme privé ; le capitalisme d'Etat et le socialisme. La lutte ne vise pas encore à passer du capitalisme d'Etat au socialisme ; elle se livre essentiellement entre la petite économie paysanne (que Lénine qualifie de pieuvre) et le capitalisme privé d'une part, et de l'autre, le capitalisme d'Etat. Dans son discours déjà cité du IV° Congrès, Trotsky a clairement défini ce que Lénine entendait par capitalisme d'Etat. Il s'agit d'une socialisation effectuée non pas par l'Etat bourgeois, comme dans l'acception traditionnelle, mais par le pouvoir prolétarien avec cette réserve que si celui-ci exerce le contrôle politique et financier suprême dans certains domaines de l'économie, il le fait en appliquant les méthodes capitalistes de la "comptabilité commerciale".

En Russie, l'Etat remplit donc des fonctions d'entrepreneur et de producteur, mais dans les conditions réelles de l'économie russe, il ne peut pas être "le seul" entrepreneur comme ce serait le cas en régime "socialiste". Il doit donc permettre que la distribution se déroule, non pas avec un appareil d'Etat mais au moyen du marché libre de type bourgeois où interviennent le petit paysan marchand, le petit entrepreneur industriel et dans certains cas le capitaliste local moyen et le grand capitaliste étranger, dans des organisations pourtant contrôlées de près par la République ouvrière au moyen de ses propres organes.

Agir autrement, surtout pour ce qui concerne la question agraire signifiait paralyser toute possibilité de vie de la production.

L'agriculture russe était trop arriérée pour permettre une socialisation ou même seulement une gestion étatique d'ampleur appréciable. Il n'y avait donc pas d'autre moyen d'inciter le paysan à produire que de rétablir la liberté du commerce des produits agricoles en supprimant les réquisitions de l'époque du "communisme de guerre", et en les remplaçant par le versement d'un impôt en nature à l'Etat.

Cette nouvelle orientation de la politique économique apparaît comme une sorte de retraite ; mais cette retraite, dans l'orientation actuelle du pouvoir soviétique, n'est qu'un moment inévitable de l'évolution complexe du

capitalisme et du pré-capitalisme au socialisme. Il est à prévoir que ce moment viendra également dans les autres révolutions prolétariennes, mais sa durée sera évidemment d'autant plus courte que le capitalisme sera plus développé et le domaine de la dictature du prolétariat plus étendu.

La N.E.P. a conjuré à temps le danger que faisait courir à la révolution le "déclassement" du prolétariat industriel. Les difficultés de ravitaillement dans les grands centres avaient provoqué une migration des travailleurs urbains vers les campagnes. Celle-ci eut des conséquences non seulement économiques, mais politiques et sociales très graves : en retirant aux organes de la dictature prolétarienne leur base essentielle, la classe ouvrière des villes,elle compromettait toute l'évolution future. Les mesures adoptées permirent de conjurer ce péril en relevant le niveau de vie, et aussi de combattre le fléau naturel de la disette qui était malheureusement venue s'ajouter à toutes les difficultés suscitées par l'adversaire.

Parmi les mesures qui caractérisent la N.E.P., on doit naturellement inclure l'établissement d'un modus vivendi économique et même diplomatique avec les Etats bourgeois. Aucune théorie sérieuse de la révolution ne peut prétendre qu'entre Etats bourgeois et prolétariens, la guerre doive être permanente. Cette guerre est certes un fait possible, mais la révolution a intérêt à ne la susciter que quand elle peut favoriser l'éclosion d'une situation de guerre civile dans les pays bourgeois, cette dernière étant la voie "naturelle" de la victoire prolétarienne. Puisque d'une part cela n'est pas possible, et que d'autre part les Etats bourgeois ont reconnu de leur côté qu'il était impossible de provoquer une révolte anti-communiste en Russie, il n'est pas étonnant que des deux côtés on ressente concrètement le besoin d'une trève militaire et économique. Il serait parfaitement ridicule de réduire le problème à une question de répugnance pour certains contacts protocolaires et certaines exigences d'étiquette.

Les causes mêmes de la Conférence de Gênes (*) démontrent que le gouvernement russe ne renonce nullement à ses principes et ne se prépare pas le moins du monde à revenir à l'économie privée, contrairement à ce qu'affirment continuellement nos adversaires. En arrachant au capitalisme quelques-uns des facteurs de la grande production, quitte à lui fournir un équivalent emprunté aux diverses ressources naturelles de la Russie,on continue l'oeuvre théorisée par Lénine consistant à supprimer progressivement la petite entreprise industrielle, agricole et commerciale qui est la principale ennemie du prolétariat là où, comme au pays des Soviets, la domination politique du grand capital a déjà été renversée. La solution donnée au problème des rapports avec les paysans n'est aucunement entachée d'opportunisme. On fait bien des concessions au petit exploitant, mais on n'oublie pas que s'il représentait un élément révolutionnaire quand sa lutte contre le propriétaire foncier se soudait avec celle du prolétariat contre le capitalisme, le programme prévoit la dénonciation et le dépassement définitif de l'alliance avec lui dans une phase ultérieure.

Nous arrivons maintenant à la tactique préconisée par Lénine pour l'Internationale Communiste et en particulier à ses vigoureuses critiques des critères tactiques de "gauche".

La méthode dont Lénine se sert pour examiner les problèmes tactiques et pour faire la théorie du "compromis" est pleinement satisfaisante. Mais disons tout de suite que l'élaboration de la tactique de l'Internationale à l'aide de cette méthode est une grande tâche qui, à notre avis, est rien moins que réalisée. Lénine a épuisé les questions de doctrine et de programme, mais non celle de la tactique. Le danger que sa méthode soit dénaturée au point

de faire oublier des présupposés programmatiques et révolutionnaires chez lui bien clairs n'est donc pas écarté : c'est notre programme même qui risque d'être éventuellement menacé. Il arrive trop souvent, en effet, que des éléments de droite de l'Internationale invoquant Lénine pour justifier des formes d'adaptation et de renoncement qui n'ont rien de commun avec la ferme orientation et les buts révolutionnaires qui donnent son unité à l'oeuvre de celui-ci. Le problème est extrêmement grave et délicat.

Quelle est la critique essentielle de Lénine aux erreurs de "gauche" ? Il condamne toute appréciation tactique qui, au lieu de se rappeler le réalisme positif de notre dialectique historique et la valeur effective des attitudes et des expédients tactiques, devient prisonnière de naïves formules abstraites, morales, mystiques, esthétiques, d'où jaillissent subitement des résultats tout-à-fait étrangers à notre méthode. Tout ce reproche au recueil pseudo-révolutionnaire qui vient souvent prendre arbitrairement la place des vrais arguments marxistes, est non seulement juste mais parfaitement dans le ton et dans le cadre du travail grandiose de restauration "pour de bon" des valeurs révolutionnaires dû à Lénine et que nous ici essayons timidement de retracer dans ses grandes lignes. Il est ridicule de fonder son argumentation tactique sur la phobie de certains mots, de certains gestes ou de certains contacts et sur une prétendue pureté et immunité des communistes dans l'action. C'est en cela que consiste le sot infantilisme combattu par Lénine et qui est le produit de préjugés théoriques bourgeois de saveur antimatérialiste. La substitution d'une petite doctrine morale à la tactique marxiste est une pure sottise.

Cela ne signifie pas que certaines conclusions tactiques avancées par la gauche et défendues par certains à l'aide d'arguments naïfs ne puissent pas se représenter comme l'aboutissant d'une analyse vraiment marxiste, c'est-à-dire débarrassée de toute considération morale ou esthétique et prête à accepter après examen les exigences de la tactique révolutionnaire même quand elles manquent au premier abord d'élégance et de noblesse. Pour faire un exemple, dans les thèses du Second Congrès de notre parti où nous avons tenté de définir les critères marxistes de la tactique, nous avons critiqué la constitution au-dessus des partis politiques d'un organe permanent de front unique. Nous avons rejeté cette méthode tactique, nous n'avons jamais avancé l'argument selon lequel il serait indigne pour des communistes de traiter avec les chefs opportunistes ou même seulement de les approcher. D'ailleurs, on devrait bannir le terme même d'"opportuniste" à cause de son caractère moralisant. J'ai abordé le problème non pas pour en discuter mais seulement à titre d'exemple explicatif.

Les derniers résultats de la tactique de l'Internationale que Lénine n'a-nime plus depuis deux ans nous donnent le droit d'affirmer qu'il faut encore discuter le problème pour arriver à une solution. Nous refusons d'admettre que la formule selon laquelle tout expédient tactique serait utile à nos fins soit une expression fidèle du réalisme marxiste de Lénine. La tactique influe sur celui qui l'applique, et il n'est pas vrai qu'un véritable communiste, mandaté par la véritable Internationale et par un véritable parti communiste peut faire n'importe quoi sans risque de se tromper. Prenons l'exemple récent du gouvernement ouvrier de Saxe : justement scandalisé, le Président de l'Internationale a dû reconnaître que le camarade occupant le poste de chancelier d'Etat s'était rendu prisonnier de la légalité, au lieu de suivre la tactique révolutionnaire qui avait été décidée et de procéder à l'armement du prolétariat. "Au lieu de propositions pour une action communiste, disait Zinoviev, il n'y a eu que pur respect germanique pour la chancellerie d'Etat". La phrase est forte, digne de Marx et peut-être de lui en personne, mais Zinoviev aurait dû se demander si la cause de l'insuccès résí-

dait réellement dans le caractère de ce camarade allemand ou pas plutôt dans la tactique choisie, qui se heurtait à des difficultés insurmontables.

Ne peut-on pas "élargir" à l'infini la gamme des solutions tactiques possibles sans entrer en contradiction avec notre théorie et notre programme qui sont eux-mêmes l'aboutissant d'un examen "réaliste" contrôlé par une "expérience" large et continue ? Nous considérons comme illusoire et contraire à nos principes une tactique qui s'imagine pouvoir faire pénétrer on ne sait quel cheval de Troie dans l'appareil d'Etat bourgeois : celui-ci doit être renversé et démoli, comme Lénine l'a vigoureusement démontré. La situation des ministres communistes de Saxe démontre ceci : que l'on ne peut prendre la forteresse de l'Etat capitaliste avec des stratagèmes qui épargnent l'assaut frontal des masses révolutionnaires. C'est une grave erreur de faire croire au prolétariat qu'il existe de tels expédients pour aplanir la dure voie de la révolution et pour lui "économiser" les efforts et les sacrifices. Cette illusion a provoqué dans le parti allemand une désillusion dont les conséquences sont graves, même s'il est discutable qu'elle ait empêché l'attaque générale et directe du prolétariat à un moment où elle avait des chances de victoire. Maintenant, les communistes allemands lancent le mot d'ordre d'insurrection générale et de dictature du prolétariat. Les situations et les rapports de force sont très variables, et dans bien des cas, on ne peut lancer ce mot d'ordre comme directive immédiate ; mais, et c'est ce qu'il aurait fallu dire avant, c'est l'unique voie de la révolution, et il faudra nécessairement en passer par là ; "il n'y a pas de demi-révolutions mais des révolutions".

Beaucoup voudraient faire croire que la mentalité de Lénine se caractérise par une improvisation tactique au jour le jour excluant toute généralisation du problème. Tel serait le réalisme "vraiment marxiste". On voit apparaître là un "vrai marxisme" qui demain pourrait bien ressembler au "vrai socialisme" fustigé par Karl Marx. Tout ce que nous savons de Lénine et de son oeuvre, qui constitue une synthèse colossale, nous autorise à repousser cette falsification qui le ravale au niveau de l'opportunisme vulgaire contre lequel il a précisément passé sa vie à lutter. La tactique marxiste doit être exempte de préjugés provenant d'idéologies arbitraires et d'une psychologie moralisante, et elle doit se réclamer de la réalité et de l'expérience. Mais cela ne signifie nullement qu'elle doit s'abaisser à cet "éclectisme" bavard et couard que le bolchévisme russe a fustigé en son temps et qui dissimule la lâcheté petite-bourgeoise des faux révolutionnaires. Notre réalisme et notre expérimentalisme repoussent toute abstraction gratuite, mais ils tendent à fonder la pratique quotidienne sur des bases strictement scientifiques, à en exclure tout caprice, et, à mesure que le mouvement élabore davantage sa conscience, à lui donner le maximum d'unité et de cohérence.

Chez Lénine, la tactique est aussi libre de préjugés que possible, car il était moins que personne homme à se laisser guider par le formalisme ou par des suggestions sentimentales, des improvisations ou des entêtements : mais jamais elle n'abandonna la plate-forme révolutionnaire, jamais elle ne cessa d'être en harmonie avec le but suprême. C'est sur la coordination entre la tactique et le but de la révolution universelle que doivent porter les discussions au sein de l'Internationale, car si Lénine nous a laissé une méthode et même quelques formules, il n'a pas pu élaborer complètement le problème de la tactique pour cette bonne raison que jusqu'à aujourd'hui c'était historiquement impossible. Dans la poursuite de son oeuvre, l'Internationale doit prendre bien garde que la théorie de la liberté tactique maxima ne serve pas à dissimuler une désertion et un abandon de la "plate-forme" de Lénine, autrement dit l'oubli des buts révolutionnaires. Perdre de vue ce danger, renoncer à fonder le choix de la tactique sur un ensemble de

directives cohérentes, ce serait tomber dans un pur volontarisme anti-réaliste, car cela reviendrait à la fonder sur la seule garantie des personnes. Cela retirerait tout sens à notre féconde discipline unitaire d'organisation. Nous n'en dirons pas plus sur ce point.

A ceux qui soulignent un peu trop chez Lénine l'aspect du tacticien "sans règles fixes", nous opposerons toujours l'unité qui relie toutes les parties de son oeuvre. Les yeux fixés sur le but révolutionnaire, il ne craint pas, aux époques de préparation, de se faire traiter de désorganisateur, de centralisateur et d'autocrate, et accuser de dévorer maîtres et amis.

Quand il s'agit de rompre de faux accords, de dissoudre des alliances trompeuses, il est impitoyablement clair et précis. Il sait temporiser, quand il le faut, mais aussi formidablement oser à certains moments. En Octobre 1917, par exemple, il harcèle de messages le Comité Central hésitant, puis accourt en personne à Pétrograd pour inciter les ouvriers à prendre les armes, dissipant toutes les incertitudes. Un bourgeois qui a entendu ses discours d'alors raconte : "On m'avait parlé de son langage froid, réaliste, pratique. Je n'ai entendu qu'une série de brûlants appels à la lutte : "Prenez le pouvoir ! Renversez la bourgeoisie ! Chassez le gouvernement !".

Or, le Lénine de la tactique pondérée ne fait qu'un avec ce révolutionnaire audacieux. Beaucoup de marmottes voudraient bien se parer de la peau de ce lion ! C'est pourquoi nous ne dirons pas à ceux qui invoquent à tout propos l'habileté et la souplesse tactique de Lénine, mais dont les capacités révolutionnaires nous inspirent certains doutes : Faites-en autant que lui ! Prouvez que vous avez dans le sang le même élan irrésistible, la même capacité de frapper de toutes vos forces au moment voulu ! Voila ce qu'il faut avant tout pour remporter la victoire révolutionnaire ! Et seulement alors vous aurez le droit de parler en son nom !

Ce que Lénine symbolise à jamais, ce n'est pas la pratique improvisée de l'opportunisme, c'est la force une, l'histoire une de la révolution.

LA FONCTION DU CHEF

Lénine est mort. Le colosse a abandonné son oeuvre, pas seulement depuis hier. Q'est-ce que cela signifie ? Quelle place les chefs occupent-ils dans notre mouvement, quelle conception avons-nous de leur fonction? Quelle conséquence la disparition du plus grand chef aura-t-elle pour le parti communiste russe, l'Internationale Communiste, et la révolution mondiale ? Avant d'en arriver à la conclusion de ce discours déjà long, remettons à plus tard notre appréciation sur cette question importante.

Il en est qui tonnent contre les chefs, qui voudraient s'en passer et qui décrivent une imaginaire révolution "sans chefs". Lénine lui-même éclaire ce problème de sa critique limpide en la débarrassant de tout confusionnisme superficiel. Les masses sont divisées en classes, les classes sont représentées par des partis, et ceux-ci sont dirigés par des chefs : la chose est bien simple. Concrètement, le problème des chefs a pris un aspect spécial dans la II° Internationale. Ses dirigeants parlementaires et syndicaux flattaient les intérêts de certaines couches du prolétariat auxquelles ils faisaient accorder des avantages par des compromis anti-révolutionnaires avec la bourgeoisie et l'Etat.

Ces chefs finirent par rompre le lien qui les unissait encore au prolétariat révolutionnaire en se rapprochant toujours plus de la bourgeoisie. 1914 révéla ouvertement que, d'instruments de l'action prolétarienne, ils étaient purement et simplement devenus des agents du capitalisme. Cette critique et la juste indignation que cela suscita contre eux ne devait cependant pas nous pousser à nier la nécessité de chefs (il est vrai bien différents de ceux-là) dans des partis et une Internationale révolutionnaire. C'est un lieu commun de prétendre que toute fonction de direction donne fatalement naissance à des formes de tyrannie ou d'oligarchie, quels que soient l'organisation et les rapports dans lesquels elle s'exerce. Mais ce lieu commun est si absurde que même Machiavel était en mesure d'en faire une critique d'une évidence limpide dans "Le Prince" il y a déjà cinq siècles.

Le problème des chefs se pose au prolétariat et, certes, il n'est pas toujours facile : il faut non seulement les avoir, mais éviter qu'ils ne tombent dans l'arbitraire ou trahissent les intérêts de classe. On ne le résoud pas en s'obstinant à ne pas le voir, et on ne le supprime pas non plus en abolissant les chefs, mesure dont personne ne saurait d'ailleurs dire en quoi elle consiste.

Le matérialisme historique étudie la fonction des chefs en sortant résolument des limites étroites dans lesquelles la conception individualiste vulgaire enferme le problème. Pour nous, un individu n'est pas une entité, une unité achevée et indépendante des autres,une machine fonctionnant avec son énergie propre ou avec celle qui lui viendrait de la divinité ou de n'importe quelle puissance immanente, comme l'Idée absolue ou autre invention aussi abstruse des philosophes. Les manifestations de l'individu et sa fonction sont déterminées par les conditions générales du milieu, de la société et de l'histoire. Ce qui s'élabore dans le cerveau d'un homme a été préparé dans ses rapports avec autrui et dans l'action - y compris l'action intellectuelle - d'autres hommes. Certains cerveaux privilégiés et exercés qu'on peut comparer à des machines mieux construites et plus perfectionnées, traduisent, expriment et réélaborent mieux que d'autres un patrimoine de connaissances et d'expériences qui n'existerait pas s'il ne reposait sur la vie d'une collectivité. Le chef n'invente pas, mais révèle la masse à elle-même. Il lui permet de toujours mieux se reconnaître face au monde social et au devenir historique, d'exprimer dans des formules exactes la tendance de son action dont les conditions sont données par les facteurs sociaux et dont l'économie explique en dernière analyse le mécanisme. Le matérialisme historique est une solution géniale du problème du déterminisme et de la liberté dont la portée vient de ce qu'il a analysé le problème en sortant du cercle vicieux de l'individu isolé et en se plaçant sur le terrain de l'expérience collective. L'histoire confirme le déterminisme marxiste et nous permet de conclure à la justesse de notre examen objectif et scientifique de ces questions, même si au stade actuel, la science ne peut pas nous dire comment les déterminations somatiques et matérielles qui s'exercent sur les organismes humains se traduisent en processus psychiques collectifs et personnels.

Le cerveau du chef est un instrument matériel fonctionnant grâce aux liens qui l'unissent à toute la classe et au parti. Les formules qu'il donne en tant que théoricien, les règles qu'il prescrit en tant que dirigeant pratique ne sont pas des créations à lui, mais la forme précise d'une conscience dont les matériaux appartiennent à la classe-parti et proviennent d'une très vaste expérience. Les données de cette expérience n'apparaissent pas toujours toutes présentes à l'esprit du chef sous forme d'érudition mécanique de telle sorte que nous pouvons expliquer de façon réaliste certains

phénomènes d'intuition qui sont vulgairement pris pour de la divination, mais qui, loin de prouver la transcendance de certains individus sur les masses, nous confirment que le chef est l'instrument de la pensée et de l'action commune, et non pas son moteur.

Le problème des chefs ne se pose ni ne peut se poser de la même façon à toutes les époques de l'histoire parce que l'évolution en modifie tout au long les données. Là comme ailleurs nous sortons des conceptions qui prétendent résoudre les problèmes à l'aide de données immanentes, dans l'éternité des faits de l'esprit. Notre conception de l'histoire du monde assigne une place particulière à la victoire du prolétariat, première classe qui possédât une théorie exacte des conditions sociales de cette victoire et une connaissance de sa mission historique et qui "sortant de la préhistoire humaine" pût organiser la domination de l'homme sur les lois économiques. De la même façon, la fonction du chef prolétarien est un phénomène historique nouveau et original, et nous pouvons donc nous contenter de rire de ceux qui, à ce propos, citent les abus des Alexandre et des Napoléon. Pour en revenir à la lumineuse figure de Lénine, il n'a pas vécu ce qui dans l'avenir apparaîtra comme l'époque classique de la révolution ouvrière, l'époque où elle aura déployé le maximum de ses forces à la grande terreur des philistins ; et cependant sa biographie présente des caractères tout nouveaux, et les clichés traditionnels sur la soif de pouvoir, l'ambition et le satrapisme des grands hommes perdent toute signification devant cette vie droite et simple, toute concentrée sur un but unique, jusque dans les plus petits détails du comportement personnel.

Les chefs sont ceux qui savent le mieux et le plus efficacement penser de la pensée de la classe, vouloir de sa volonté, cette pensée et cette volonté étant le produit nécessaire des facteurs historiques sur la base desquels elles édifient activement leur oeuvre. Lénine illustre de façon extraordinaire cette fonction du chef prolétarien par l'intensité et l'ampleur avec lesquelles il l'exerça. Si nous avons retracé son oeuvre, c'est qu'elle fait merveilleusement comprendre la dynamique collective qui pour nous, marxistes, anime l'histoire ; mais nous ne sommes pas de ceux qui admettent que sa présence conditionnait le processus révolutionnaire à la tête duquel nous l'avons vu, et envore moins que sa disparition arrêtera la marche en avant des classes travailleuses.

Le parti qui permet à la classe d'être classe et de vivre comme telle se présente comme une organisation unitaire dans laquelle les divers "cerveaux" (non seulement les cerveaux mais aussi les autres organes de l'individu) remplissent diverses fonctions selon les aptitudes et potentialités. Ils sont tous au service d'un but et d'un intérêt qui s'unifie toujours plus intimement "dans le temps et dans l'espace" (expression commode à comprendre dans sa signification empirique, et non pas transcendante). Tous les individus n'ont donc pas la même place ni le même poids dans l'organisation mais à mesure que la division des tâches se rationalise, il devient de plus en plus impossible que celui qui se trouve à la tête se transforme en privilégié aux dépens des autres. Ceci vaut dès aujourd'hui pour le parti-classe et vaudra demain pour toute la société : notre révolution ne va pas vers la dissolution des rapports entre individus, mais vers leur resserrement et leur rationalisation. Elle est anti-individualiste parce que matérialiste. Ne croyant ni à l'âme ni à un contenu métaphysique transcendant de l'individu, elle insère les fonctions de celui-ci dans un cadre collectif et constitue une hiérarchie qui substituera peu à peu la rationalité technique à la coercition. Le parti est déjà un exemple d'une telle collectivité sans coercition.

Ces éléments généraux montrent que personne n'a mieux dépassé que nous les

banalités de l'égalitarisme et de la démocratie "numérique". Si nous considérons que la base de l'activité est la collectivité, et non pas l'individu, quelle importance le nombre brut des individus peut-il bien avoir pour nous ? Quel sens pouvons-nous donner aux mots de démocratie et d'autocratie ? Hier nous disposions en Lénine d'un champion de classe exceptionnelle, comme diraient les sportifs, et nous pouvions le placer tout au sommet de la pyramide. Mais aujourd'hui que cette machine humaine s'est arrêtée, le mécanisme peut continuer à fonctionner ; la hiérarchie sera seulement quelque peu modifiée, le sommet en étant occupé par un organe collectif composé bien entendu d'éléments choisis. La question se pose à nous non pas en termes juridiques, mais techniques, et on ne la résoudra pas avec des sophismes de droit constitutionnel ou pis naturel. Aucune raison de principe ne nous oblige à inscrire dans nos statuts l'expression "comité de chefs" plutôt que le mot "chef". C'est en partant de là qu'on donnera une solution marxiste à la question du choix : ce choix qui fera plus pour l'avenir que toute l'histoire dynamique du mouvement ne peut pas être résuit à une banale consultation électorale. Et si finalement nous préférons ne pas mettre le mot "chef" dans nos statuts, c'est que nous n'aurons pas toujours parmi nous une individualité de la force d'un Marx ou d'un Lénine. Si l'homme, l'"instrument" exceptionnel existe, le mouvement l'utilise ; mais il peut tout aussi bien vivre s'il n'existe pas. Notre théorie du chef est bien loin des stupidités qui servent aux théologies et aux politiques officielles à démontrer la nécessité des pontifes, des rois, des "premiers citoyens", des dictateurs et des Duce, pauvres marionnettes qui s'imaginent faire l'histoire.

Bien plus, le processus d'élaboration du matériel social que nous voyons se réaliser dans la personne du dirigeant emprunte à la collectivité également les énergies qu'il lui restitue transformées : sa disparition ne peut donc rien retirer au cycle d'ensemble . La mort physique de Lénine ne signifie nullement la fin de cette fonction si, comme nous l'avons démontré, le matériel qu'il a élaboré reste l'aliment vital de la classe et du parti. Dans ce sens rigoureusement scientifique, et toutes idées mystiques ou exagérations littéraires mises à part, nous pouvons parler d'immortalité, une immortalité qui, en raison même de la place particulière de Lénine dans l'histoire et de la tâche qu'il y a accomplie dépasse largement celle de tous les héros mystiques ou littéraires traditionnels.

Nous ne voyons pas dans la mort la fin d'une vie cérébrale qui a ses fondements dans la collectivité et non dans la personne, mais un fait purement physique, scientifiquement définissable. Bien sûr, les fonctions du cerveau s'arrêtent pour toujours avec la mort, et nous ne croyons pas que la pensée d'un Lénine désincarné plane sur nos assemblées. L'autopsie a montré comment il est mort, par un durcissement progressif des vaisseaux cérébraux soumis à une pression excessive et incessante. Certains mécanismes de très haute puissance ont une vie mécanique brève : leur effort exceptionnel entraîne leur précoce inutilisation. Mais pour nous la certitude que cette puissante et admirable machine est arrêtée pour toujours s'accompagne de la conviction que sa fonction se perpétue dans la fonction des organismes de lutte dont il fut un des premiers dirigeants.

Ce qui a tué Lénine est le processus physiologique déterminé par le travail titanesque auquel il accepta de s'astreindre dans les années suprêmes de la révolution, et auquel il devait s'astreindre car la collectivité l'exigeait et qu'il ne pouvait en aller autrement. Avant que les résistances opposées par l'ennemi à l'oeuvre révolutionnaire viennent à bout de ce magnifique instrument, il avait déjà frappé les coups décisifs.

Lénine lui-même a écrit que la lutte n'est pas terminée même après la

victoire politique du prolétariat, et qu'une fois la bourgeoisie abattue, nous ne pouvons pas nous débarasser immédiatement de son cadavre : celui-ci se décompose parmi nous,infectant l'air que nous respirons de ses miasmes pestilentiels. Ces produits vénéneux ont eu raison du meilleur artisan de la révolution. Il fallait fournir un travail énorme pour repousser les interventions militaires et politiques de la réaction mondiale et les menées des sectes contre-révolutionnaires, pour briser la terrible étreinte du blocus capitaliste fauteur de disette, et Lénine ne put pas ménager son organisme. A cela, il faut ajouter les coups de revolver de la socialiste-révolutionnaire Dora Kaplan qui ont certainement contribué à abréger sa vie. Nous efforçant de rester à la hauteur de l'objectivité marxiste, nous ne pouvons expliquer que par un phénomène semblable de pathologie sociale certaines attitudes tellement insensées et insultantes qu'elles seraient autrement incompréhensibles. Nous faisons ici allusion à celle des anarchistes italiens qui ont commenté la disparition du plus grand lutteur de la classe révolutionnaire sous le titre : Deuil ou fête ? Ces gens-là appartiennent eux aussi à un passé qui doit disparaître : le futurisme paranoïaque qui les caractérise a toujours été une des manifestations des grandes crises historiques. Lénine a fait le sacrifice de lui-même pour lutter contre ces survivances dont il était entouré jusque dans la triple forteresse de la révolution victorieuse. La lutte sera encore longue, mais finalement le prolétariat vaincra, se dressant de toute sa hauteur au dessus des exhalaisons immondes d'une société de désordre et de servitude dont il anéantira jusqu'au souvenir écoeurant.

NOTRE PERSPECTIVE D'AVENIR

Au moment où Lénine disparaît, une question se pose, et nous ne l'esquiverons certes pas. La grande prévision de Lénine n'aurait-elle pas fait faillite ? La crise révolutionnaire que nous avons attendue avec lui n'est-elle pas renvoyée, et pour combien de temps ?

Ce n'est pas la première fois que nous entendons nos adversaires nous objecter le démenti des prévisions catastrophiques de nos maîtres par les faits, et les opportunistes énumèrent avec une complaisance particulière toutes les occasions où Marx a attendu la révolution sans qu'elle vienne.

En 1847, 49, 50, 62 et 72, Marx a en effet répété sa conviction que la crise économico-politique du capitalisme aboutirait à la révolution sociale. Des passages sont extraits au petit bonheur de l'ensemble complexe d'oeuvres théoriques qui constituent le marxisme ; naturellement ce sont les mêmes gens qui voudraient nous présenter Marx comme un réformiste et un pacifiste ; ils ne sauraient naturellement pas dire comment cela peut bien se concilier avec sa précipitation et son impatience à annoncer des catastrophes apocalyptiques. Mais laissons ceci et voyons ce que nous pouvons dire sur cette délicate question de la prévision révolutionnaire.

Si nous considérons l'activité d'un parti marxiste dans son aspect purement théorique, c'est-à-dire comme étude de la situation et de ses développements, nous devons admettre qu'à condition d'avoir atteint son maximum de précision, on devrait pouvoir mesurer en gros les délais qui nous séparent de la crise révolutionnaire finale. Mais tout d'abord, les conclusions de la critique marxiste s'élaborent à mesure que le prolétariat se constitue en classe et devient plus conscient. Ensuite, notre méthode ne prétend pas formuler des prophéties infaillibles. Elle n'est qu'une application intelligente du déterminisme, et tout ce qu'elle peut faire, c'est d'énoncer les prémisses qui conditionnent une thèse donnée. Il ne nous intéresse pas

tellement de savoir ce qui arrivera, mais plutôt quand certaines conditions seront vérifiées et ce qu'il y aura de différent si les conditions sont différentes. L'affirmation fondamentale de Marx et de Lénine est que le capitalisme moderne crée lui-même les conditions nécessaires de la révolution prolétarienne. Les faits ne l'ont jamais démentie, et nous continuons à la revendiquer. Quand la révolution arrivera, ce ne pourra être que selon un certain processus dont la critique d'une vaste expérience passée nous permet d'indiquer les grandes lignes.

Si nous voulions revenir ici sur la question de savoir comment l'action du parti prolétarien peut accélérer la marche des événements, il ne nous serait pas difficile de répondre. Le parti doit se préparer à savoir se comporter dans les éventualités les plus diverses. Mais il est lui-même une donnée empirique de l'histoire, et non pas le gardien d'une vérité absolue à l'existence de laquelle nous ne croyons pas. Il a donc intérêt non seulement à "savoir" qu'il devra agir de telle et telle façon, être prêt à telles et telles tâches quand la révolution arrivera, mais à "croire" qu'elle viendra le plus tôt possible. L'action du parti doit être intimement pénétrée de son but, la révolution totale, et ceci longtemps à l'avance ; il est donc utile que la prévision devance quelque peu les événements, à condition naturellement de ne pas commettre d'erreurs grossières dans l'appréciation des rapports de force immédiats.

L'histoire nous montre une chose : ceux qui n'ont pas cru aux révolutions ne les ont jamais faites ; ceux qui les ont souvent attendues comme imminentes les ont souvent -sinon toujours- vues se réaliser. Certes, notre mouvement serait bien le dernier à présenter le but final comme un mythe déterminant l'action. Mais on peut parfaitement être marxiste et considérer objectivement que l'exagération des probabilités révolutionnaires peut, dans certaines conditions adéquates, jouer un rôle utile dans la formation de la psychologie des masses et aussi des chefs.

Cela ne signifie pas du tout que le chef communiste doit affirmer que la révolution est imminente même quand il la sait impossible. Bien au contraire, il faut éviter une démagogie aussi dangereuse, et surtout mettre en lumière les difficultés du problème révolutionnaire. Mais dans un certain sens, il est bon que la perspective de la révolution soit ravivée dans l'idéologie du parti et des masses, comme dans l'esprit des chefs par un rapprochement dans le temps.

Marx vécut dans l'attente de la révolution, ce qui le met à jamais au-dessus des injures du révisionnisme. Arpès 1905, alors que les menchéviks désespéraient de la révolution prolétarienne, Lénine l'attendait pour 1906. Lénine s'est trompé, mais qu'est-ce qui est le plus important pour les travailleurs : cette erreur qui non seulement n'a amené aucun désastre stratégique, mais a assuré l'indépendance du parti révolutionnaire ? Ou pas plutôt le fait que quand la révolution est venue, en retard si on veut, Lénine a su se mettre à sa tête, tandis que les menchéviks passaient honteusement à l'ennemi .

Ce n'est ni une ni plusieurs erreurs de ce genre qui peuvent diminuer la figure de Marx, et à plus forte raison celle de Lénine qui a réellement fait "goûter" à la bourgeoisie ce qu'est une révolution. Libre aux anarchistes et aux socialistes de protester que "ce n'était pas une révolution" : cela ne sert qu'à les couvrir de ridicule même aux yeux du plus simple ouvrier.

En conclusion, de celui des deux aspects de chacune de nos conclusions ou "prévisions" révolutionnaires, le second est le plus vital ; le premier que l'on peut traduire si l'on veut en une date à fixer à une valeur secondaire.

Ce n'est qu'un postulat nécessaire à la propagande et à l'agitation, une de ces hypothèses partiellement arbitraires qui s'imposent à toute armée en lutte puisque dans la préparation des plans, il faut bien supposer à l'avance les mouvements de l'adversaire et d'autres circonstances indépendantes de la volonté des chefs.

Voulons-nous cependant savoir les perspectives qui s'ouvrent aujourd'hui devant nous ? Les communistes du monde entier revendiquent la thèse de Lénine : la guerre mondiale a ouvert la crise révolutionnaire "finale" du monde capitaliste. Il y a peut-être eu des erreurs secondaires sur sa rapidité et sur la promptitude du prolétariat à en profiter. Mais l'essentiel de la thèse reste debout, car les faits sur lesquels elle s'appuie subsistent.

Il est possible que nous traversions une phase de dépression de l'activité révolutionnaire non tant en raison d'une stabilisation de l'ordre capitaliste que d'une diminution de la combativité ouvrière ou d'insuccès dans la lutte. Or justement parce que cela ne dément pas les appréciations essentielles de Lénine, cela nous expose au danger d'une phase d'activité opportuniste.

Au début de "L'Etat et la révolution", Lénine dit qu'il est fatal que les grands pionniers révolutionnaires soient falsifiés comme le furent Marx et ses meilleurs successeurs. Lénine lui-même échappera-t-il à ce sort ? Certainement pas. Certes la tentative trouvera moins d'écho dans le prolétariat : instinctivement, celui-ci verra toujours dans le nom de Lénine une généreuse incitation à combattre, et non pas un symbole de doute et de défiance. Cependant nous voyons déjà tous les bourgeois du monde se consoler de l'effroi que leur cause la solidité du régime soviétique (dont le deuil de plus de cent millions d'hommes à l'annonce de sa mort et des manifestations sans précédents dans l'histoire les ont obligés finalement à s'apercevoir) en décrivant un Lénine différent de ses idées, de sa cause, de son drapeau ; un Lénine vainqueur parce qu'il aurait su reculer sur une partie du front et abondonner des parties essentielles de son programme. Nous repoussons ces compliments trompeurs : le plus grand révolutionnaire n'a pas besoin d'un consensus avec les adversaires et de concessions des journalistes de la presse du capital ; loin de croire à la sincérité des hommages venant du camp de la classe ennemie, nous n'y voyons qu'un nouvel aspect des efforts de celle-ci pour mieux venir à bout de l'idéologie du prolétariat. Autour du cercueil de Lénine s'unissent la ferveur de millions de prolétaires du monde et la haine souvent inavouée de la canaille capitaliste à laquelle il fit sentir dans le vif de sa chair l'aiguillon de la révolution, la pointe implacable qui cherche le centre vital et qui le trouve.

Cette attitude hypocrite de la bourgeoisie est certainement le prélude à d'autres falsifications, provenant, elles, de sectes politiques plus ou moins proches de nous, que les militants de demain ont le devoir de combattre ; et s'ils ne peuvent le faire avec le même génie que Lénine défendant les maîtres du marxisme contre les falsificateurs que ce soit au moins avec la même décision.

Nous ne pouvons examiner ici la situation mondiale actuelle, ni même en tracer une esquisse. Dans plusieurs pays où prévalent des formes politiques de type fasciste, nous sommes en présence d'un recul des forces prolétariennes; mais nous n'avons pas la naïveté d'opposer à ces pays, hormis à la grande et glorieuse Union Soviétique de Russie, ceux où la gauche bourgeoise et la social-démocratie, avec les divers Macdonald et Vandervelde nationaux, se préparent à de nouveaux exploits. L'offensive capitaliste a été et reste un fait international ; elle tente d'unifier toutes les forces anti-prolétariennes pour faire politiquement et militairement face aux menaces révolutionnaires

et pour abaisser le niveau de vie des travailleurs au-delà de toute mesure.

Dans les grandes lignes, la bourgeoisie tente de combler la brèche que la guerre a faite dans la masse des richesses en diminuant la rétribution du travail. Mais le succès même de l'offensive bourgeoise dans certains pays et ses effets sur l'économie mondiale nous confirment que la perturbation du système bourgeois est irréparable. Les reprises apparentes et les expédients auxquels on a eu recours ne conduisent qu'à de nouvelles difficultés et à des contradictions insurmontables. Tous les pays du monde vont vers une nouvelle dépression économique. Pour nous limiter à un seul exemple, nous assistons à une dégradation de la puissance financière de la France, rempart de la réaction bourgeoise, qui a été provoquée par la crise des réparations. On ne peut pas dire par contre, que la situation de l'économie italienne s'améliore. Même si la propagande stupide qui l'affirme était vraie cela ne modifirait d'ailleurs pas le tableau général. Mais tout le monde sait bien qu'en Italie, les classes supérieures elles-mêmes traversent une période de malaise économique qui s'aggrave chaque jour. Plus que nulle part ailleurs, l'appareil d'Etat s'efforce de rejeter tout le poids de la crise sur les classes travailleuses, pour sauver les grands profiteurs de l'industrie et de l'agriculture de ses effets.

La contre-offensive bourgeoise est pour nous la preuve de l'inévitabilité de la révolution, dont les classes dominantes elles-mêmes ont pris conscience. Une des supériorités de la doctrine marxiste réside dans le fait que les classes adverses elles-mêmes ne peuvent pas ne pas en ressentir la justesse, et qu'elles agissent en conséquence, tout en répandant des doctrines contrefaites à l'usage des foules et en tentant continuellement des restaurations idéologiques contre le marxisme. Pour échapper aux catastrophes que les théoriciens du prolétariat lui prédisaient, la bourgeoisie a combiné la méthode de la contre-attaque ouverte et des expéditions punitives à celle de la collaboration économique et politique dont les démocrates et les sociaux-démocrates ont été et seront encore les porte-drapeaux. Cela démontre que toutes les ressources sont désormais mises en oeuvre pour la réaction et que bientôt le capitalisme n'aura plus rien à opposer à la fatale menace d'écroulement, même s'il préfère voir toute la vie sociale se désagréger, en même temps que le régime bourgeois, plutôt que de se résigner à la victoire de la révolution.

Nous ne pouvons dire ni quel sera le développement ultérieur, ni comment il se répercutera sur la formation des phalanges de lutte du prolétariat aujourd'hui en butte aux violences et aux tentatives de séduction de l'adversaire. Mais toute notre expérience, toute la doctrine de classe édifiée sur elle et l'immense contribution de Lénine à cette oeuvre nous amènent à conclure que nous n'assisterons pas à une stabilisation durable du capitalisme privé et de la domination bourgeoise. Au travers de secousses continuelles, nous arriverons, mais nous ne savons pas quand, au dénouement que la théorie marxiste prévoit et dont la révolution russe nous a donné un exemple.

Il se peut que Lénine n'ait pas bien calculé les délais qui nous séparent de cette issue historique. Nous n'en avons pas moins le droit de soutenir (et les arguments ne manquent pas) que dans sa marche tourmentée, l'histoire de demain "passera par Lénine", c'est-à-dire reproduira les phases révolutionnaires prévues dans la perspective marxiste que Lénine a restaurée en théorie et confirmée en pratique.

Telle est la position inébranlable que nous prendrons face à n'importe quelle victoire momentanée des forces adverses, à n'importe quelle tentative détournée de révision qui pourrait se produire demain.

Les armes théoriques, politiques et organisatives que Lénine nous lègue ont déjà fait leurs preuves dans la lutte et dans la victoire. Elles sont fortement trempées et avec elles, on peut défendre l'oeuvre de Lénine.

Celle-ci nous montre clairement notre tâche. En suivant l'exemple admirable de Lénine nous montrerons à notre tour, nous prolétariat communiste du monde, que les révolutionnaires savent tout oser au moment suprême tout comme, dans les veilles de tourment, ils savent attendre sans trahir, sans hésiter, sans douter, sans déserter ni abandonner un instant l'oeuvre grandiose : la démolition du monstrueux édifice de l'oppression bourgeoise.

(*) : Les négociations de la Conférence de Gênes, en 1922, échouèrent parce que les Russes refusaient l'indemnité pour les biens privés nationalisés par la Révolution, et à plus forte raison, leur restitution, exigée par la France et la Belgique. En outre, à la fin de la Conférence, ils se firent les champions de l'abolition complète des dettes de guerre, dont le paiement devait peser principalement sur les classes travailleuses. Enfin, ils réclamaient une indemnité pour les conséquences du soutien accordé par les Alliés aux contre-révolutionnaires blancs.

LES ENSEIGNEMENTS DE LA NOUVELLE HISTOIRE

1

Les événements grandioses de Russie interviennent avec efficacité et décision dans le feu des débats qui font rage depuis quatre ans, en marge de la guerre, presque comme une sentence de la réalité qui juge et renvoie les adversaires.

Depuis l'éclatement de la guerre, les vieux ennemis et les récents déserteurs du socialisme se consacrèrent à en proclamer le démenti décisif et la mort sans honneur à l'épreuve de la réalité sanglante qui présentait, à l'encontre de la théorie de la lutte de classe et de la pratique révolutionnaire des prolétaires, le spectacle terrible du conflit armé entre les peuples.

Pourtant, pendant la guerre, on n'a fait que parler de socialisme et des socialistes, et suivre avec passion les divergences entre les différentes écoles de ce socialisme donné pour mort par tout le monde. Les vicissitudes de ces quatre années l'ont ainsi vu revenir progressivement à la surface et se mettre en évidence sur le théâtre des événements aujourd'hui, il fait le fond du glorieux drame russe; à bref délai il maîtrisera les dénouements inattendus de la crise mondiale la plus profonde. Et ceux qui se sont moqués du socialisme en tant que critique et qu'action, ceux qui ont traité avec dérision d'inutile logomachie ses débats internes, dont ils ne pouvaient comprendre la portée, doivent s'en mordre les doigts. Déjà aujourd'hui, face à ce qui se passe en Russie et se répercute ailleurs, les philistins du monde bourgeois doivent se mettre de côté, renoncer à interpréter, renoncer à comprendre, renoncer même à déformer, tant les désarme le chemin triomphal de vérités qu'ils espéraient en vain enfouies pour toujours derrière l'épais rideau de fumée et de flammes élevé par l'incendie de la guerre.

C'est une expérience grandiose qui se déroule en Russie, non pas de ces expériences que provoquent le physicien ou le chimiste avec des moyens artificiels, afin de déduire des résultats obtenus la validité d'une théorie quelconque, mais un déroulement de phénomènes, comme on pourrait en avoir dans le domaine de la géologie ou de l'astronomie, dont l'observation attentive permet de décider avec justesse entre les différentes hypothèses scientifiques en ce qui concerne la formation de la constitution du globe ou le mouvement réciproque des astres dans l'espace.

C'est ainsi que, dans le développement de la vie de la société humaine, la Révolution russe présente un ensemble de faits qui, dans le moment singulièrement critique où nous nous trouvons, prend la valeur d'une "expérience" capitale pour la discussion entre les doctrines opposées qui interprètent l'histoire et en particulier la guerre actuelle. Les différents aspects et les épisodes successifs de cette révolution répondent avec une clarté suggestive à une série de points d'interrogation, de problèmes qui pouvaient continuer à être discutés indéfiniment sur le plan théorique, mais que la réalité d'aujourd'hui et de demain est en train de régler et de clore pour toujours, de la même façon que sont désormais closes d'innombrables questions qui passionnèrent et divisèrent les hommes de jadis : par exemple, le débat entre le système de Ptolémée et celui de Copernic, ou la question de savoir si l'origine des nerfs se trouvait dans le cerveau ou dans le coeur.

Il est donc déjà possible de commencer à rassembler quelques précieux principes qui s'imposeront demain au mouvement socialiste international, sans prétendre pour autant mener à bien une recherche systématique, car celui-ci a un besoin urgent de coordonner et de préciser ses méthodes de critique, de propagande et d'action, en lui donnant un contour tranché et définitif.

Et cette nécessité de préciser et, dans un certain sens, de bien "délimiter" le domaine de la théorie et de la tactique socialistes, dans le but d'écarter et d'éliminer les conceptions et les méthodes par trop discordantes, a trouvé une première preuve de sa réalité dans le fait que les bolcheviks russes sont parvenus à recueillir le plein accord de la grande majorité des masses russes avec une rapidité et une sûreté merveilleuses en adoptant l'intransigeance la plus rigide face non seulement aux partis bourgeois, mais aussi aux fractions socialistes et en faisant leur la devise : "qui n'est pas avec nous est contre nous". Et ceci a eu lieu précisément dans le pays où, compte tenu des conditions sociales particulières, l'on pouvait faire le plus crédit au sophisme tactique du "rassemblement des forces contre l'ennemi commun" et à la méthode connue sous le nom discrédité de "bloc cardismo" (politique des blocs).

La conception nationaliste de la guerre reçoit un coup formidable de la part des événements russes dans leur ensemble, mais ce qui la condamne surtout, c'est son impuissance congénitale à expliquer la dynamique des négociations de Brest-Litovsk.

C'est une manière vulgaire de comprendre la guerre que de voir une unité homogène dans chaque pays belligérant et de faire mouvoir la France, l'Allemagne, la Russie comme des marionnettes d'une seule pièce dans le jeu d'une politique charlatanesque parce qu'on ignore ou qu'on feint d'ignorer les contradictions internes des classes en lutte et s'agitant selon des tendances et des finalités opposées. Tout au plus prétend-on, avec une formulation moins banale, que les dissensions internes disparaissent à l'approche de la guerre dans laquelle il n'y a plus qu'Allemands, Italiens ou Russes, sans distinction de partis ou de classes. Or, la Russie a été le premier pays à se briser et à montrer aux aveugles la séparation mal cimentée qui existe entre les couches sociales adverses. C'est en vain que les charlatans, privés de la marionnette moscovite qui a abandonné la lutte, l'ont appelé traître et filou, parce que l'écho de leur protestation ne résonne désormais que dans le vide effrayant de leur crânes.

Le lieu commun le plus difficile à vaincre est toutefois celui de la solidarité nationale du peuple allemand. Mais c'est alors que Brest-Litovsk projeta une lumière nouvelle. Les délégués maximalistes ont tenu la dragée haute aux représentants du vainqueur et de l'envahisseur en soutenant leurs propositions et les discutant à la face du monde sans se laisser impressionner par les menaces de l'adversaire. Et pourtant la Russie avait été battue de façon décisive du point de vue militaire; elle était en train de démobiliser les restes de son armée et les maximalistes déclaraient que, s'ils n'avaient pas fait la paix, ils n'auraient pourtant pas non plus repris la guerre. Ceci a été ensuite confirmé par la récente nouvelle démobilisation officielle de l'armée russe.

Quelle est la clé qui permet d'expliquer le mystère par lequel les négociateurs allemands ne rirent pas au visage des représentants russes

et n'ordonnèrent pas la reprise de la marche militaire triomphale sur Pétrograd et ailleurs? L'explication est la suivante : la force réelle et formidable au nom de laquelle parlent Trotski et ses camarades, c'est la force de classe du prolétariat allemand, qui est - selon les dires de Liebknecht et la réplique des socialistes russes à Vandervelde au début de la guerre - le véritable ennemi du militarisme d'Etat allemand, de même que le prolétariat russe était l'ennemi et est aujourd'hui le vainqueur du militarisme russe.

Haase a pu dire au Reichstag qu'après l'attitude prise par les négociateurs allemands, le prolétariat d'Allemagne ne croit plus à la guerre de défense. C'est quelque chose mais c'est trop peu. Le jeu des discussions de Brest-Litovsk a démontré quelque chose de plus, à savoir le caractère fallacieux du concept de "guerre de défense" en général, et son incompatibilité avec l'internationalisme véritable. Ce concept avait, au début de la guerre en Europe, un droit de cité illégitime au sein de l'Internationale et il l'a conduite à la dissolution et à la ruine; et pourtant il est a priori inconciliable avec l'interprétation socialiste de l'histoire et ne peut être toléré qu'en tant qu'interprétation charlatanesque. Si une marionnette attaque, l'autre se défend. La première a tort, elle est coupable; la seconde a raison, elle est innocente. En réalité la guerre voit s'affronter deux forces opposées, mais leurs positions - dirait Engels - doivent être comprises dialectiquement et non métaphysiquement. Ces deux forces sont nécessaires l'une à l'autre précisément parce qu'elles sont contradictoires. Chacune d'elles est constituée par la puissance d'un Etat, qui pousse le peuple à l'action violente sous l'influence de son autorité, mais surtout en se servant de l'épouvantail d'une menace qui provient de l'autre Etat et de l'autre peuple, dénoncés comme agresseurs et complices de l'agression. Les deux peuples marchent l'un contre l'autre par l'effet de ce terrible mirage. Mais si un des peuples réussit à le briser, ce mirage, s'insurge malgré tout et renverse le pouvoir de l'Etat, comme c'est arrivé en Russie, l'autre peuple est alors poussé irrésistiblement vers la même solution. Ceci s'est vérifié surtout à partir du moment où la Révolution russe a pris un caractère prolétarien, socialiste et antimilitariste décidé, en sortant de l'équivoque bourgeoise et patriotique.

Donc, saboter un seul des deux militarismes ne veut pas dire aider l'autre mais <u>les saboter tous les deux</u>, saboter leur principe historique commun, leur moyen de conservation et de domination.

Le militarisme allemand avait très fortement besoin du militarisme russe et du spectre tsariste pour conserver sa position difficile en politique intérieure. Les armées du tsar ont pu être vaincues par les coups du marteau-pilon de Hindenburg, les offensives et les <u>défensives actives</u> du temps de Kerenski ont pu permettre de dégager la Galicie et d'occuper Riga et les îles de la Baltique; mais la tactique terriblement simpliste des maximalistes russes maintient les adeptes du Kaiser comme sur le cratère d'un volcan dont l'éruption est imminente.

Les prolétaires russes ont commencé avec justesse par détruire le militarisme qui les opprimait chez eux; et c'est précisément pourquoi ils peuvent dire maintenant tranquillement aux Allemands : retirez-vous des régions envahies si vous voulez que nous fassions la paix. Dans le cas contraire, commandez donc à votre armée de stationner et d'avancer; nous verrons si elle vous obéira lorsque nous lui auront prouvé, en démobilisant la nôtre, qu'elle n'a en face d'elle aucun <u>ennemi</u>, alors qu'elle en

a un sur le dos, c'est-à-dire vous, classes capitalistes et militaristes !

En conclusion, si la nouvelle Russie prolétarienne ne fait pas la paix, elle ne fera pas non plus la guerre; mais même si elle concluait la paix, elle ne renoncerait pas à son objectif fondamental de fomenter la guerre interne de classes dans les Empires centraux... et dans le monde entier.

Naturellement ces charlatans ne peuvent comprendre cela, et c'est pourquoi avant-hier ils couvraient d'injures les léninistes en les traitant d'agents du Kaiser, hier ils les applaudissaient avec Wilson parce qu'ils s'imaginaient revoir les divisions russes en action sur le front oriental, aujourd'hui ils les couvrent à nouveau d'injures et jacassent au sujet d'une reddition sans conditions !

Mais il est étrange que même certains anarchistes n'aient pas compris cela, eux qui s'exaltent ingénument et selon une vieille faiblesse à l'idée des ..."légions révolutionnaires" et qui parlent même de s'y enrôler. Ils n'ont même pas su lire entre les lignes des télégrammes de la presse bourgeoise que les "gardes rouges" servent pour la guerre de classe en Russie, dans l'attente qu'il y ait aussi une "garde rouge" en Allemagne pour lutter contre le militarisme allemand.

Toutes les opinions des socialistes patriotes et semi-patriotes, celles que nous avons toujours combattues par la polémique, s'écroulent à l'épreuve de l'histoire plus vite que ce que l'on pouvait espérer : la "défense nationale", la "simultanéité" de l'action révolutionnaire dans tous les pays ! Et l'objection que l'on pourrait nous opposer, en invoquant les conditions spéciales de la Russie, n'a pas de valeur face à l'examen des résultats de la révolution véritable, la révolution maximaliste.

Mais - disent certains qui n'assimileront jamais la thèse de la paix séparée et de la "non-défense" - pendant qu'ils attendent l'hypothétique révolution allemande, les maximalistes russes sont en train de faire le jeu de l'Allemagne et de ses alliés qui peuvent concentrer toutes leurs forces sur le front occidental. Eh oui... quatre marionnettes au lieu de cinq ou six, ça ne doit pas être aussi bien.

Et si l'on veut s'abaisser à des considérations plutôt contingentes, on doit observer que ceux qui raisonnent de cette façon ne songent pas dans quelle situation pire se trouverait l'Entente si elle avait la charge, avec une Russie militairement bien plus inactive pour des raisons pratiques et techniques, de conquérir grâce à son effort militaire sur le front occidental les objectifs politiques auxquels elle est liée par son alliance avec le gouvernement tsariste, lequel prétendait à des agrandissements impérialistes; ou avec une Russie bourgeoise à laquelle il lui faudrait néanmoins faire restituer les territoires occupés et ceux qui le seraient encore par les Allemands, entreprise facile pour les rebuts de leurs troupes, mais gages précieux à jeter sur le tapis de la paix. Nous ne sommes plus au temps où - quoi qu'en pensent les anarchistes qui ont toujours eu quelque chose de... Carducci - la guerre était gagnée par "les épiques colonnes" des sans-culottes.

La Russie socialiste au contraire n'a pas de velléités impérialistes, elle se charge elle-même des territoires envahis et, pour faire la paix, elle prétend faire démobiliser aux Allemands leurs troupes du front oriental auxquelles cette proposition avait été directement signifiée pendant

la "fraternisation". Tout le monde connaît, à ce sujet, le communiqué officiel de l'état-major américain en France qui révèle que les Allemands engagent à nouveau les soldats du front russe libérés mais qu'ils sont obligés de les éparpiller dans les divers corps du front occidental : remède pire que le mal!

Bref, la politique révolutionnaire de la Russie nouvelle nuit plus aux Empires centraux que n'importe qu'elle action militaire; mais en même temps. elle prépare des évènements qui ne soulèveront jamais l'enthousiasme même des bourgeois les plus anti-allemands qui soient. Ceux-ci se contentent du beau résultat des flatteries contre-révolutionnaires servies à la bourgeoisie ukrainienne... sans se rendre compte que les Allemands travaillent aussi au même but.

Il a semblé à d'aucuns que la réussite de la révolution socialiste, précisément dans le pays d'Europe où l'évolution des conditions sociales est la plus retardataire, sonne comme un grave démenti aux prévisions et au système marxistes. Ceci a permis d'écrire à Antonio Gramsci dans l'Avanti! du 24 décembre un article qui soutient que la Révolution russe est un échec du matérialisme historique et le succès, au contraire, des valeurs "idéalistes". D'un autre côté la Critique sociale s'en est pris à ces révolutionnaires qui applaudissent Lénine et ses partisans en taxant les uns et les autres de "volontarisme", et... en intimant à la Révolution russe de s'arrêter parce qu'ainsi on aurait cette caricature de déterminisme économique qu'est le réformisme; évolutionniste et bourgeois jusqu'à la moelle. Rappelons aussi les réfutations opportunes à ce sujet du camarade Belloni dans l'Avanti! des 2 et 16 janvier et de Enrico Leone dans la Guerra di classe, bien que pour ce dernier nous fassions quelques réserves que nous énoncerons par la suite.

En ce qui nous concerne, nous n'ajouterons que quelques remarques polémiques.

Même si on voulait limiter tout le "communisme critique", doctrine de l'émancipation du prolétariat que le prolétariat élabore lui-même continuellement et "représente" dans l'histoire, aux résultats auxquels parvenaient Marx et Engels à l'époque du Manifeste, nous pourrions toujours rappeler qu'ils considéraient comme possible la révolution communiste dans l'Allemagne de 1847, socialement et politiquement presque féodale et encore dans l'attente de la révolution bourgeoise. Les conditions techniques de l'économie socialiste dans la mesure où elle représente un stade de développement des moyens de production, existaient donc, selon le marxisme classique, dans l'Europe de 1848; ne manquait que le développement politique des énergies de classe du prolétariat que l'évolution du capitalisme devait aiguillonner toujours plus selon les schémas connus. Pourquoi donc nier à la Russie de 1917 les conditions technico-économiques de l'Allemagne de 1848, pourquoi ergoter sur les conditions politiques de la conquête du pouvoir par le prolétariat alors que le succès en prouve à l'évidence la maturité?

Le Manifeste dit les choses tout à fait sans ambages, et la citation est aussi décisive qu'élémentaire : "C'est vers l'Allemagne que se tourne surtout l'attention des communistes, parce que l'Allemagne se trouve à la veille d'une révolution bourgeoise, parce qu'elle accomplira cette révolution dans des conditions plus avancées de la civilisation européenne et avec un prolétariat plus développé que l'Angleterre et la France au XVII°

et au XVIII° siècles, et que, par conséquent, la révolution bourgeoise allemande ne saurait être que le prélude immédiat d'une révolution prolétarienne.

"En somme, les communistes appuient en tous pays tout mouvement révolutionnaire contre l'ordre social et politique existant."

"Dans tous ces mouvements, ils mettent en avant la question de la propriété, à quelque degré d'évolution qu'elle ait pu arriver, comme la question fondamentale du mouvement."

Ce qui pour des raisons complexes n'est pas arrivé dans l'Allemagne de 1848, est arrivé au contraire dans la Russie de 1917. Il n'est donc pas licite de dire que le commencement de la révolution socialiste dans le pays où précisément la révolution bourgeoise n'a pas encore été accomplie est anti-marxiste.

2

Mais le système du communisme critique doit être naturellement compris en liaison avec l'intégration de l'expérience historique postérieure au Manifeste et à Marx, et, s'il le faut, en un sens opposé à certains comportements tactiques de Marx et d'Engels qui se sont avérés erronés.

Le schéma de l'oeuvre colossale de Marx, demeurée malheureusement inachevée, était à l'origine celui-ci : Capital, propriété foncière, salaire, Etat, commerce extérieur, marché mondial.

Les derniers stades de la recherche et du développement critico-historique conduisent au seuil de la grande conflagration de 1914. La catastrophe bourgeoise, que Marx voyait surgir de la répétition des crises commerciales, a été différée par la politique savante des Etats bourgeois et par l'extension des marchés. Et c'est la genèse de l'impérialisme militaire, voie fatale sur laquelle la bourgeoisie s'est réfugiée pour échapper à la catastrophe de la production capitaliste. L'analyse de ce cours historique grandiose est menée collectivement par le socialisme international actuel, spectateur de l'épouvantable tragédie guerrière.

La solution que la guerre a préparée n'est cependant pas moins catastrophique que celle qu'entrevoyait Marx et non moins contradictoire avec les aberrations optimistes, progressistes, évolutionnistes du réformisme socialiste, doctrine qui précède l'agonie de la classe bourgeoise, falsification impudente du communisme critique qui culmine dans cet avorton du social-nationalisme.

Il y eut celui qui, au début de la guerre, eut l'intuition de cette confirmation apportée par les faits à la thèse que la nature "fait des sauts" même dans le domaine de l'histoire, mais il perdit ensuite la boussole de la dialectique marxiste et déraisonna ainsi : la guerre me donne raison; je m'associe à la bourgeoisie qui fait la guerre. Alors qu'au contraire la solution à laquelle conduit le marxisme est tout autre et c'est celle qui se nomme "défaitisme". La guerre est la "crise" puisqu'elle est le résumé tragique du processus d'appauvrissement et d'exploitation des classes laborieuses et l'occasion grâce à laquelle celles-ci s'insurgent contre qui mène la guerre; et le succès est d'autant plus probable que l'opposition du mouvement socialiste à la politique belliqueuse de la bourgeoisie a été intransigeante.

Les réformistes ont le droit de condamner le "volontarisme" de celui

qui a effectué une telle cabriole, mais la Critique sociale ferait mieux de ne pas confondre le mouvement des idées et des tendances auquel on doit la position actuelle de notre parti avec le cas d'un fou et d'un vendu. La thèse du développement graduel sans secousse et sans heurt, de la société bourgeoise vers le collectivisme est désormais enterrée par les faits à ce point qu'il est inutile de vouloir se rattraper en diffamant la progression révolutionnaire du socialisme russe sur la foi de documents que même un enfant reconnaîtrait comme apocryphes.

Un autre point particulièrement intéressant sur lequel ne nous sont parvenues que de rares nouvelles incomplètes, c'est la dissolution de l'Assemblée constituante par le gouvernement des Commissaires du peuple. Les réformistes protestent au nom de la démocratie violée, car ils soutiennent que la révolution sociale doit être un processus électif et majoritaire; et le plus curieux est que les anarchistes également se fâchent (voir un article de Quand même dans l'Avvenire du 25 janvier) contre la dictature "léniniste", car ils prennent le socialisme pour un principe de liberté... Il est énorme que les uns et les autres soient enclins à croire que la révolution maximaliste n'est pas une affirmation de classe consciente du prolétariat russe, mais la révolte désordonnée d'une soldatesque fatiguée de la guerre, la domination d'une espèce de dictature militaire.

Du point de vue du marxisme intransigeant, les choses apparaissent au contraire parfaitement claires et limpides. Les commissaires du peuple détiennent le pouvoir par élection et délégation du Congrès des Soviets, représentation des classes prolétariennes russes, qui en suit et en contrôle entièrement l'action. En neuf mois de propagande politique assidue, les Soviets ont été gagnés aux directives maximalistes et ils ont réussi à conquérir le pouvoir politique par la révolution de novembre. Ce pouvoir est passé aux mains de la classe prolétarienne socialiste qui s'en sert pour procéder à la réalisation du programme communiste, c'est-à-dire à la suppression de la propriété privée des moyens de production et d'échange. Le processus n'a pas pu ne pas être autoritaire, d'où les critiques libertaires.

La conquête du pouvoir politique peut s'opérer rapidement par une guerre de classe qui n'est pas encore aujourd'hui terminée en Russie, mais la transformation effective des institutions sociales exige une longue période d'exercice d'une véritable dictature de classe qui utilise la violence pour supprimer les obstacles contre-révolutionnaires comme elle a utilisé la violence pour abattre les défenses de l'ancien pouvoir. La transformation de l'économie bourgeoise en économie communiste conduit - et c'est le couronnement du grandiose édifice marxiste - à la suppression des antagonismes de classe, à l'égalité vraie, à la complète liberté sociale de l'individu. Au point de vue du résultat final, la révolution socialiste est donc faite par une classe qui est la majorité de l'humanité, dans l'intérêt de toute l'humanité. Mais le processus de la conquête révolutionnaire du pouvoir et donc de l'expropriation de la bourgeoisie se déroule au travers de l'opposition continuelle des classes possédantes et aussi de la partie du prolétariat qui n'est pas encore ralliée à la politique de classe.

En Russie, il est arrivé que la classe laborieuse avait déjà réussi à conquérir et à gérer le pouvoir, alors que des courants plus ou moins consciemment contre-révolutionnaires menaçaient de prévaloir dans l'Assemblée constituante, convoquée avant la révolution maximaliste. Les réfor-

mistes avaient éxigé qu'au nom de la démocratie, les Soviets renoncent au pouvoir, conquis au prix du sang par le prolétariat, et l'abandonnent aux manoeuvres de couloir d'une caricature de parlementarisme occidental.

Il est indéniable que Marx et Engels, bien qu'ils aient été des démolisseurs de toute l'idéologie démocratique bourgeoise, attribuaient encore une importance excessive à la démocratie et croyaient le suffrage universel fécond d'avantages qui n'avaient pas encore été discrédités.

Mais le Manifeste parle clairement du "prolétariat organisé en classe dominante", de l' "intervention despotique dans le droit de propriété et dans les rapports de production bourgeois", et décrit ensuite, de façon lapidaire, comment, "au cours de l'évolution", la domination du prolétariat conduira à l'abolition de tout pouvoir politique, jusqu'à ce qu'on parvienne à la nouvelle association sociale où "le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous".

Le déroulement de la révolution en Russie détruit donc l'illusion de la révolution démocratique pacifique et dément en même temps de la façon la plus éclatante les schémas utopistes de la révolution auxquels croient les syndicalistes et les anarchistes qui supposent qu'il suffit d'abattre l'Etat pour que surgisse, comme par enchantement, la nouvelle économie, fondée sur la libre et automatique "association des producteurs" et que cesse la nécessité de tout "pouvoir" et de toute violence.

Dire comme Quand même que le socialisme est un problème de liberté et conclure par la condamnation indignée des coups de fusil et des arrestations de Petrograd, c'est faire de la métaphysique et de l'utopisme. Au contraire, le socialisme ignore les impératifs éthiques car il est un problème de forces réelles, il est la dynamique de l'action prolétarienne de classe qui n'a ni préjugés ni fétiches, mais qui tend par tous les moyens à la victoire de classe, à la conquête politique du pouvoir, confortée qu'elle est par la conscience historique de préparer, même si ce n'est que dans quelques générations, l'avènement de la société des libres et égaux.

Enrico Leone veut voir un principe syndicaliste dans la Révolution russe et dans les organes prolétariens qu'elle a créés; nous ne partageons pas cette opinion. Les Soviets ont très peu à voir avec le syndicalisme, car ils sont des organes politiques et non syndicaux; les ouvriers y sont représentés sur un critère numérique et indépendant de leur profession. Y sont également représentés les soldats qui sont des ouvriers soustraits à la vie des salariés. Et il est indubitable, d'autre part, que les syndicats de métier continuent à exister de façon indépendante et à agir dans leur domaine puisqu'ils s'occupent des rapports de travail avec les capitalistes non encore expropriés mais déjà soumis au contrôle du pouvoir politique ouvrier.

Les schémas syndicalistes de l'émancipation du prolétariat et de la mise en place de la société nouvelle sont donc très loin de se refléter dans la réalité de la situation russe.

Les événements de Russie se prêtent à d'autres remarques suggestives pour ce qui concerne l'application des critères "démocratiques" de paix dont on parle tant : droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, principe des nationalités. A première vue, il semble bizarre que les extrémistes russes, partisans de "la gauche de Zimmerwald", aient donné leur adhésion

inconditionnelle à ces concepts à la Mazzini ou à la Wilson qui, tout progressistes qu'ils soient, demeurent typiquement bourgeois. Et même le Grido de Naples, périodique républicain anticollaborationniste, s'en est réjoui. Mais, pour celui qui passe à un examen plus attentif, la conception des maximalistes russes s'avère bien différente tant leur tactique est guidée par l'objectif de mettre en relief le critère spécifiquement socialiste suivant : l'unique voie conduisant à la genèse d'une meilleure organisation de l'Europe et du monde est de poser la question sociale et de la résoudre par la lutte de classe . Dans certaines régions de la Russie, les classes dominantes locales recoururent, dans le but de défendre leurs privilèges sociaux contre la révolutionnarisation des masses, à une diversion classique pour les bourgeoisies de formation récente : elles cherchèrent à parvenir à une solidarité de classe en suscitant des sentiments autonomistes et séparatistes. Après avoir obtenu l'indépendance politique, ces régions auraient pu s'organiser plus facilement au sein du régime capitaliste en différant l'émancipation ouvrière. Face à cette situation, les maximalistes ont adopté une ligne de conduite non moins simple, socialiste et géniale que celle qui a servi à briser le charme de la concorde nationale allemande; c'est pourquoi ils ont immédiatement concédé l'autonomie d'Etat à ces provinces mais, en même temps, ils ont continué leur propagande pour la lutte de classe et la solidarité internationale des travailleurs par-dessus toutes les barrières de race et de langue.

C'est ainsi qu'en Finlande, en Ukraine, etc., le prolétariat, après avoir constaté que l'autonomie nationale ne résolvait aucun problème et ne représentait aucun progrès, s'est lancé à la conquête révolutionnaire du pouvoir avec le même programme et la même méthode que les maximalistes, et il est certain qu'après le renversement des bourgeoisies locales, une étroite union fédérative sous la domination prolétarienne commune devra se réaliser dans toute l'ancienne Russie et préfigurer le noyau de l'Internationale à venir.

Toujours selon le Manifeste - que nous citons souvent justement parce que la Critica sociale nous accuse de l'abjurer! - "Abolissez l'exploitation de l'homme par l'homme et vous abolirez l'exploitation d'une nation par une autre. Avec l'antagonisme des classes à l'intérieur de la nation, tombe également l'hostilité des nations entre elles".

La liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes ne signifie rien, si elle ne suppose pas la conquête par le prolétariat du droit à disposer de ses énergies productives en les soustrayant à l'exploitation bourgeoise. La tactique suivie à Brest-Litovsk par les négociateurs russes a servi à indiquer au monde les pièges qui se cachent sous l'invocation de cette formule par les gouvernements capitalistes dont le pouvoir se fonde sur l'oppression de classe; de la même façon, l'attitude des révolutionnaires russes a servi à mettre en relief le fait que les problèmes nationaux sont toujours placés sur le tapis pour brouiller l'horizon politique et pour dissimuler l'avidité de puissance des classes bourgeoises. Le dépassement de tout cet ensemble de mensonges et de tromperies réside dans l'internationalisme de classe et dans le triomphe des classes laborieuses dans le monde entier.

Les nouvelles qui, malgré tout, arrivent de Russie, ressemblent à des faisceaux de lumière éclatant dans les ténèbres les plus profondes. Mais la rétine des bourgeois n'est pas sensible à ces rayons. Les socialistes de tous les coins du monde, qui n'ont pas désespéré et abjuré, mais qui

ont tenu tête à la tourmente sans douter de la puissance grandiose de vérité que contiennent la critique et la prévision socialistes, qui ont su lutter et attendre, ces socialistes-là voient au contraire aujourd'hui avec une joie indicible s'élever les lueurs orientales de cette aurore radieuse.

Les philistins, les prétendus fossoyeurs du socialisme, les savants défenseurs stipendiés de l'ordre établi sentent la terre trembler sous leurs pieds, car les avant-gardes victorieuses du prolétariat proclament depuis la Russie libre : La révolution est à l'ordre du jour de l'Histoire.

NOTE

Cet article parut le 16.02.1918 dans l'Avanti! Les coupures de la censure le défigurèrent énormément. Les 27.03 et 03.04.1924 il fut à nouveau publié dans Stato Operaio, mais non mutilé cette fois. Il est, en grande partie, une réplique à l'article de Gramsci "La Révolution contre le Capital" où celui-ci déclarait notamment : "Les faits ont dépassé les idéologies. Les faits ont fait éclater les schémas critiques dans lesquels l'histoire de la Russie aurait dû se développer selon les canons du matérialisme historique. Les bolcheviks renient Karl Marx..."

En 1966, dans le volume I bis de Histoire de la Gauche communiste, il fut édité ainsi qu'un ensemble d'autres articles datant de la même époque afin d'illustrer les positions de la gauche exposées dans le premier volume de cette histoire. Il était précédé d'une introduction d'où nous avons extrait ces quelques indications.

Une partie de la bourgeoisie désire remédier aux inconvénients sociaux AFIN D'ASSURER L'EXISTENCE DE LA SOCIETE BOURGEOISE.

De ce nombre sont les économistes, les philanthropes, les humanitaires, tous ceux qui s'occupent D'AMELIORER LE SORT DE LA CLASSE OUVRIERE, d'organiser la bienfaisance, de créer des sociétés protectrices des animaux, de fonder des sociétés de tempérance, en un mot, toute la variété des réformateurs en chambre. Et l'on est allé jusqu'à élaborer ce socialisme bourgeois en systèmes complets.

Citons, comme exemple, la "Philosophie de la Misère" de Proudhon.

LES SOCIALISTES BOURGEOIS veulent les conditions d'existence de la société moderne SANS LES LUTTES ET LES DANGERS qui en découlent nécessairement. Ils veulent la société actuelle, après élimination des éléments qui la REVOLUTIONNENT et la DESAGREGENT. Ils veulent la bourgeoisie sans le prolétariat. La bourgeoisie se figure naturellement que le monde où elle a la suprématie est le meilleur des mondes. Le socialisme bourgeois fait de cette conception optimiste un demi-système ou un système complet. Quand il invite le prolétariat à réaliser ses systèmes et à entrer dans la nouvelle Jérusalem, il ne lui demande au fond que de S'ARRETER A LA SOCIETE ACTUELLE MAIS EN SE DEBARRASSANT DE LA CONCEPTION HAINEUSE QU'IL S'EN FAIT.

Une autre forme de socialisme, moins systématique et plus pratique, s'efforça de dégoûter la classe ouvrière de tout mouvement REVOLUTIONNAIRE en lui démontrant que ce qui peut lui profiter, ce n'est pas tel ou tel changement politique, mais uniquement un changement des conditions matérielles de l'existence, des conditions économiques. Mais par ce changement des conditions matérielles de l'existence, ce socialisme n'entend nullement L'ABOLITION DES CONDITIONS BOURGEOISES DE PRODUCTION, ABOLITION QUI N'EST REALISABLE QUE PAR LA VOIE REVOLUTIONNAIRE, mais des réformes administratives qui s'accomplissent DANS LE CADRE DE CES CONDITIONS DE PRODUCTION, qui ne modifient nullement le RAPPORT DU CAPITAL AU TRAVAIL SALARIE mais, en mettant les choses au mieux, diminuent pour la bourgeoisie les frais de gouvernement et simplifient la gestion économique.

MANIFESTE du PARTI COMMUNISTE, 1847.